

Femina

NUMÉRO 103

PIERRE LAFITTE et Cie, Avenue de l'Opéra, Paris.

1^{er} MAI 1905

Pour la publicité : HUGUET, MINART et Cie, 4, Rue Scribe.

Abonnements annuels : France, 12 fr. ; Étranger, 20 fr. Édition d'ouvrages (24 patrons découpés et 48 ouvrages de dames). France, 18 fr. ; Étranger, 30 fr.



(Cl. Reutlinger.)

LA PRINCESSE MARGUERITE DE CONNAUGHT ET SON FIANCÉ, LE PRINCE GUSTAVE-ADOLPHE DE SUÈDE

Le mariage de la princesse Marguerite de Connaught, nièce de S. M. Edouard VII, et du prince Gustave-Adolphe de Suède, fils de S. M. Oscar II, roi de Suède et de Norvège, sera prochainement célébré. On sait que les deux fiancés accompagnés de LL. A. R. le duc et la duchesse de Connaught, viennent de faire en France un séjour d'une semaine, durant lequel elles n'ont cessé de recevoir de la part de la haute société parisienne les marques de la plus respectueuse sympathie.

Mme TH. CHARTRAN

RETOUR D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE, M. CHARTRAN EXPOSE CETTE ANNÉE, AU SALON DES ARTISTES FRANÇAIS, UN PORTRAIT TRÈS ADMIRÉ DE M^{me} CHARTRAN, — UN INTÉ-

RIEUR D'ARTISTES. — LA ROCHE AUX MOUETTES SUR LE LAC DE GENÈVE. — M^{me} CHARTRAN, PRÉSIDENTE DE LA SOCIÉTÉ D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

Son portrait, cette année, semblera faire les honneurs du Salon : assise, un peu penchée, la physionomie souriante et pensive, elle paraît écouter et les yeux attentifs interrogent; les mains fines accompagnent avec un geste harmonieux la parole qui vient d'expirer sur la bouche à peine close : la grâce et l'esprit se mêlent dans ce visage aux lignes douces et cette silhouette, vêtue de velours sombre, exprime l'élégance : au bas de cette œuvre vous lirez la signature de M. Chartran. Au lendemain d'un beau voyage en Amérique, le célèbre peintre pouvait-il choisir une inspiration plus heureuse pour effectuer son retour parmi nous ? Il devenait, sans doute, que l'inspiration qui le guidait, rencontrerait auprès des Parisiens une parfaite approbation et prouverait que ses excursions dans le nouveau monde ne pouvaient que mieux le lier à sa bonne ville de France. Sur cette toile ne retrouvez-vous pas M^{me} Chartran, telle que vous l'avez aperçue en sa délicieuse habitation de Neuilly-sur-Seine ?

La villa s'élève, sur le boulevard Victor-Hugo, parmi la verdure d'un jardin ; toute blanche, elle ressemble à une sorte de petit temple, avec les colonnes qui en gardent le seuil. Vous entrez et, vous voici, dominant l'atelier de l'artiste, du haut d'un peron de marbre qui descend par deux escaliers symétriques. Une pénombre colorée, cependant règne en ces lieux ; ici, autour de vous, ce sont des tableaux du maître, des objets d'art soigneusement et savamment groupés ; une atmosphère recueillie domine et je ne sais quelle délicate sélection communis du charme à la richesse de ces beautés. L'accueil, d'une parfaite bienveillance, vous rassure : un mot d'esprit, un sourire, une question et la timidité s'envole ; la bonne grâce de M. Chartran, avec sa haute stature, son visage régulier, l'accent de sa voix timbrée, vous inspire une déférente sympathie. Parfois, aussi, dans l'atelier, ce salon d'un art somptueux et sobre, M. et M^{me} Chartran reçoivent leurs amis ; personnalités mondaines, artistes, écrivains, journalistes se rencontrent là et l'on goûte l'exqu Coast de cette demeure ample que fuit la banalité. Il faudrait dépouiller le Tout-Paris en entier, presque, sans oublier le Tout-New-York si l'on cherchait à citer les noms de ces hôtes de qualité. Les auditions musicales y enchantent l'oreille des délicats ; M^{me} Chartran excelle à choisir les artistes qu'elle sait les plus aimés de ses hôtes ; elle se plaît, aussi, à révéler de jeunes talents ; l'excellent violoniste André Bertagne y donna la primeur de ses mélodies inédites. De jeunes écrivains, aussi, rencontrent là les maîtres qui leur sont les plus chers et l'esprit ne chôme point dans les conversations.

L'été, M. et M^{me} Chartran s'en vont vers leur propriété sur le lac de Genève : une île rocheuse, hantée par les mouettes, sommeillait jadis solitaire, en vue de Clarens. Son aspect pittoresque, le voisinage grandiose des hauts sommets dans une atmosphère molle et douce, devait séduire un artiste. Dans la splendeur des crépuscules solennels, derrière un voile vaporeux et mauve, les montagnes projettent leurs ombres dentelées ; le silence plane sur le lac dont la nappe se ride et de grandes voiles blanches glissent, se reflètent dans l'eau et s'y déforment ; la magnificence de cette nature est faite de religiosité,



M^{me} CHARTRAN DANS SON CABINET DE TRAVAIL.

M^{me} Chartran, la femme du maître portraitiste, est, en même temps qu'une femme du monde accomplie, une exqu Coast philanthrope. Elle est présidente de l'œuvre de l'Éducation moderne à laquelle elle s'intéresse passionnément.

de tendresse et de pure harmonie. Quelques années passèrent et l'on vit s'élever une villa parmi les verdure Coast : elle sortait du sol pierreux, pareille à une pousse semée là par une main habile. Elle est de style italien ; sous les terrasses à balustrades, sur sa pergola, « l'Amour » de Bouchardon et, dans leurs niches, les *Baigneuses* d'Allegrin. Des lianes souples et inquiètes courent sur les murs et y frémissent. Quelques paysages de M. Chartran ornent les vastes pièces claires et, vers le lointain, la vue s'égar Coast parmi les chaînes bleues des montagnes : cette demeure se nomme *La Roche aux Mouettes* ; elle mérite ce nom.

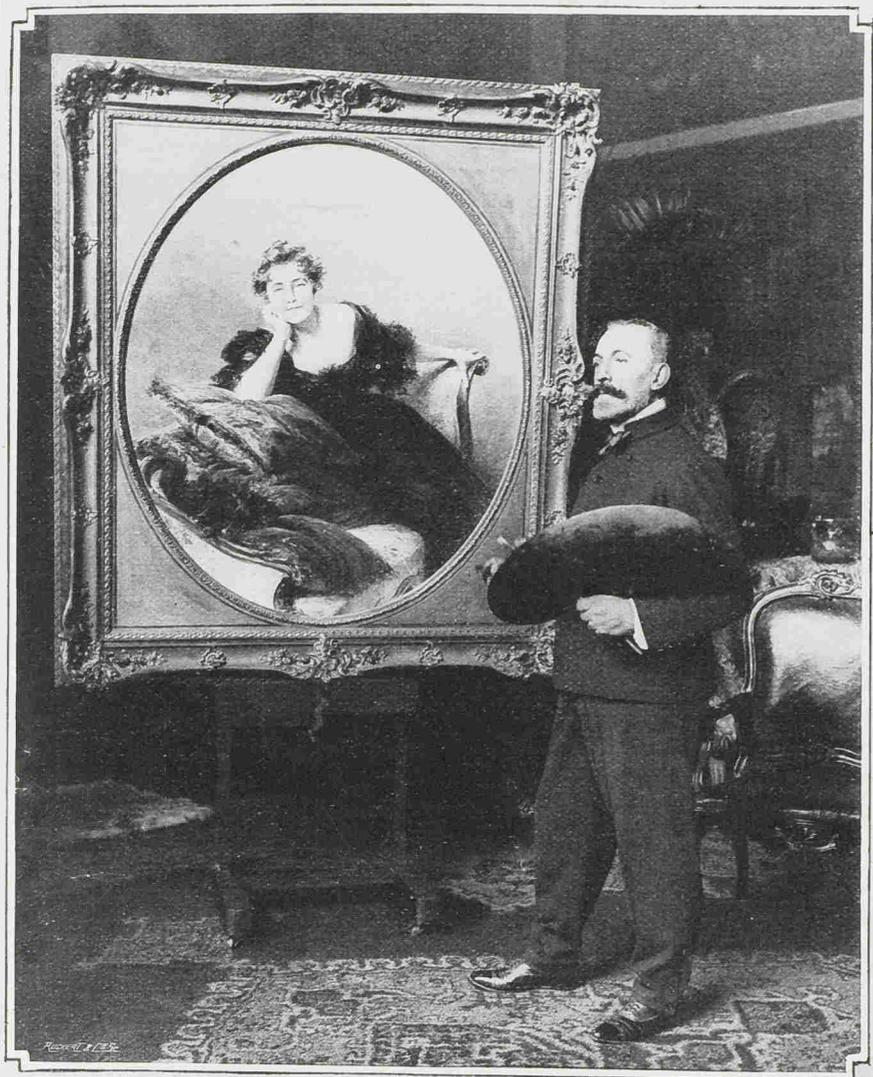
Dans un petit port, bien abrité, se cache le canot automobile et divers autres canots ; ils se balancent sur les vagues du lac ; certains jours, lorsque le drapeau tricolore paraît sur le mât de l'un de ces bateaux, le passeur, au service de M. Chartran, conduit les invités à l'île et c'est un incessant va et vient entre le débarcadère de Clarens et celui de la demeure du peintre. MM. Albert et Henri Guillaume, Breitmeyer, Georges Picard, Moreau Vauthier, etc., furent souvent ses hôtes.

Parfois, aussi, des visiteurs plus nombreux franchissent la terrasse du jardin où croissent des plantes de provenance rare ; alors M^{me} Chartran convie ses voisins à quelque fête de charité ; elle n'oublie point, avec la grâce de son dévouement, l'existence ambiante dans la poétique solitude de ces lieux. M^{me} Chartran réclame une place au milieu des femmes de cœur et de bon sens, soucieuses du bonheur des autres. Elle considère, sans doute, que chaque créature a un droit au bonheur et qu'il n'est rien de plus aimable que

le devoir de le lui procurer. Aussi bien, tout récemment, M. Bellan, l'éminent syndic du conseil municipal, lui a-t-il demandé d'accepter la présidence d'un comité de dames patronnesses : il s'agit de la *Société d'enseignement moderne*.

M. Bellan la fondait, voilà plus de vingt ans ; il n'a cessé, depuis, de la présider, y sacrifiant ses loisirs avec une infatigable ardeur. Il n'était point question, alors, d'universités populaires ; on ne songeait pas encore à répandre dans les faubourgs l'enseignement exclusivement intellectuel. L'idée qui préside à cette œuvre est beaucoup plus pratique : je l'en loue. La première éducation de l'école terminée — souvent interrompue, — l'enfant se trouve en présence d'une destinée laborieuse ; ses réminiscences seules le rattachent aux études primitives. Or, à quoi bon permettre au temps de détruire l'ouvrage du passé ? Ne serait-il pas meilleur de perfectionner ces connaissances, de mettre à la portée de ces jeunes hommes et de ces jeunes filles un enseignement qui continuerait le premier enseignement reçu et qui leur apprendrait, grâce aux mêmes méthodes, les progrès accomplis dans leur métier, leur art, leur emploi ?

En somme, M. Bellan, ce me semble, pour concevoir son plan, s'est imaginé le cas d'un personnage au sortir de l'école communale, sans amis, doué d'une grande volonté et brave cœur, et qui se serait attaché, par lui seul, à achever sa carrière, grâce à ses propres forces. Certes, ces vertus se découvrent : il en est de beaux exemples, mais elles sont l'exception. Rien de plus louable, certes, que cette énergie, cette ténacité qui poussent à la conquête de la vie ; le solitaire, pourtant, ne discerne

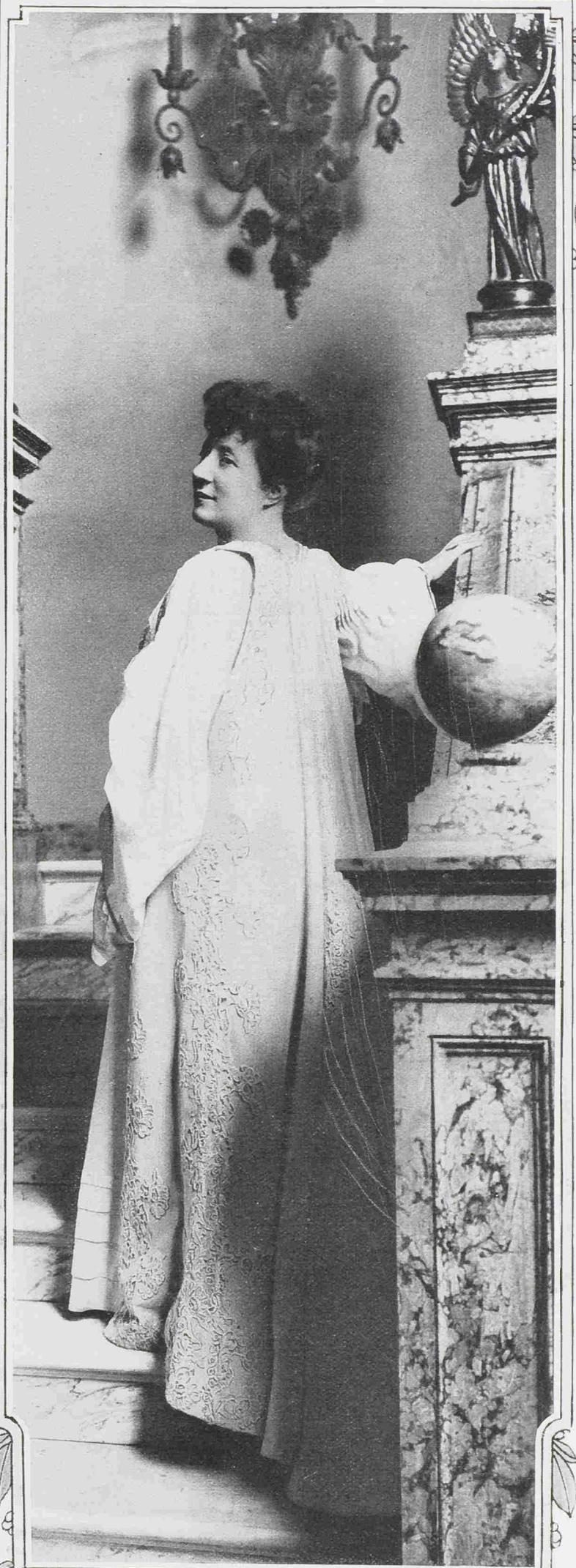


M. THÉOBALD CHARTRAN DEVANT LE PORTRAIT DE M^{ME} CHARTRAN.
Au salon des Artistes Français où le maître Chartran expose chaque année, on remarque fort le portrait de M^{me} Chartran par son mari. Cette toile où éclatent d'une façon particulière la manière élégante et le brio du grand peintre mondain, est un des clous du Salon de 1905.

pas toujours son devoir, car le destin le tourmente et l'ambition cruelle le tracasse. Il faut l'aider; il faut que son ambition ne serve pas seulement son propre sort, mais, aussi, le sort des autres. M. Bellan a vu, autour de lui, trop d'exemples de découragements précoces; une bonne parole prononcée à temps, un peu d'espoir, un secours tombé à l'heure utile, sauvent de la détresse morale et convertissent, sans peine, au devoir plus grave des esprits plus frivoles ou des âmes déçues par avance. Faire aimer le travail, tel est, ce me semble, le but de cette belle œuvre; aussi bien, elle exploite et développe les ressources pratiques des forces latentes; et, pour cela, on ouvre largement les portes des écoles publiques, on poursuit la tâche de l'éducation avec les mêmes procédés; l'ouvrier, l'ouvrière, l'employé y trouvent un enseignement, donné par un technicien, un enseignement technique capable de les perfectionner dans leur métier et, s'ils le désirent, ils peuvent satisfaire leur curiosité par l'étude des arts et se distraire dans le sain exercice des sports. En somme, grâce à l'unité de la méthode, ces cours du soir groupent les écoliers d'autrefois, dans la même école, autour de la chaire des mêmes maîtres, comme autour d'un foyer familial et hospitalier. Aussi bien le très ingénieux fondateur de la *Société d'enseignement moderne* a-t-il donné tous les éléments possibles à toutes les bonnes volontés désireuses de s'exercer et tous les encouragements aux natures moins énergiques. Ce sont de notables industriels qui administrent l'œuvre; le corps enseignant se compose des directeurs et directrices des grandes écoles et des écoles communales, habituées à instruire leurs élèves; enfin, souhaitant étendre son action, M. Bellan a fait appel à quelques personnalités mondaines et un comité de dames patronnesses s'est constitué sous la présidence de M^{me} Chartran. J'y lis encore, entre autres, les noms de M^{mes} d'Heuqueville, Delard, Dietz-Monnin, Chéreau, Hime, Jean-Carol, Léon Levy, Blanche Pierson, Ochs, Paraf, Raphaël, Roll, Roty, Savard, Schaffener, etc., etc.

Et c'est un spectacle pittoresque et joli de les surprendre dans une école du faubourg, le soir, tombant à l'improviste, sur une leçon de dessin, de broderie, de mécanique, de cuisine à moins que ce ne soit un cours de diction, de chant ou de musique d'ensemble, car avec l'esprit et les connaissances, on veut, ici, développer le cœur et le goût: les vieilles romances ressuscitent et les voix sonnent et nos jolies midinettes mêlent leurs accents légers aux timbres graves de leurs camarades, jeunes hommes qui se reposent du labeur de la journée. Dans peu de temps, pour le début de mai, je crois, se prépare un grand et solennel concert au Trocadéro... Et ce sera charmant. M^{me} Chartran présidera, je gage, bien volontiers, cette fête, avec la grâce que l'art de son mari a fixée sur son portrait..

ABERT-EMILE SOREL.



M^{ME} CHARTRAN DANS SA VILLA DE NEUILLY.
La villa de Neuilly, où M. et M^{me} Chartran demeurent tout l'hiver, est un délicieux intérieur où sont réunies quantité de richesses artistiques de toutes sortes.

AU MEETING DE MONACO



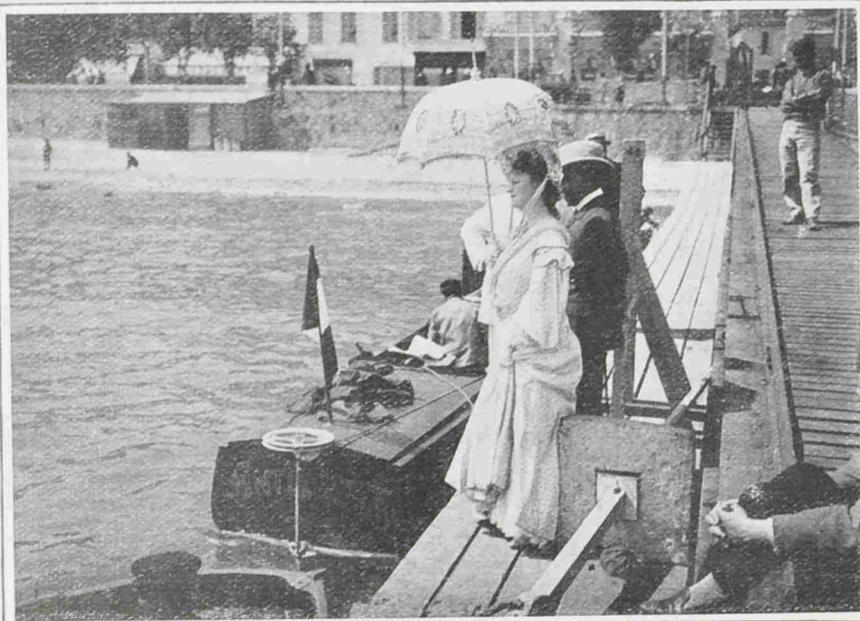
LE DÉPART D'UN CANOT.
A chaque départ de jeunes et jolies femmes viennent souhaiter bonne course aux concurrents.



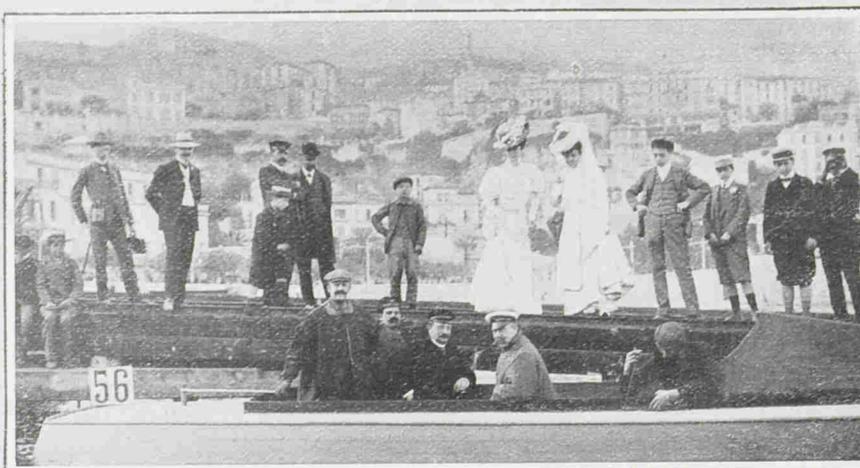
SUR LA JETÉE.

M. Georges Prade, organisateur des courses, cause avec le dessinateur Sem qui suit avec passion le meeting, où il retrouve quelques-uns de ses modèles favoris.

LES RÉUNIONS SPORTIVES DEVIENNENT DE PLUS EN PLUS DES RÉUNIONS MONDAINES. — LE MEETING DES CANOTS AUTOMOBILES QUI S'EST TENU POUR LA DEUXIÈME FOIS A MONACO A ÉTÉ PARTICULIÈREMENT BRILLANT A CE POINT DE VUE. — LES FEMMES ET LE CANOT AUTOMOBILE.



LES CANOTS DE COURSE.
On ne dédaigne pas de donner des noms féminins aux puissants petits « racers » qui filent à cinquante kilomètres à l'heure. Voici l'Antoinette au repos.



LA PHOTOGRAPHIE AVANT LE DÉPART.
Après les dernières recommandations de prudence, au moment du départ pour la course, les conducteurs et passagers se font photographier à bord.

Le canot automobile en même temps qu'il distrait les Parisiens, est devenu très mondain, c'est-à-dire très féminin. Au contraire de l'automobile, qui cherche toujours les grandes routes, il préfère, lui, les coins fréquentés. Il affectionne Trouville et il chérit Monaco. Babelot de plaisir et de luxe, il aime se trouver dans le milieu pour lequel il a été créé.

Je sais bien que quelquefois, il prend des allures terribles de monstre marin, et qu'il s'élançait à une folle vitesse, sur les flots qu'il pénètre et soulève en hautes gerbes autour de lui; mais c'est alors simplement une superbe et dangereuse mécanique qu'il faut toute l'énergie de M^{me} Du Gast pour conduire et maintenir dans la bonne voie. A cette forme du canot automobile du *racier*, construit spécialement pour la course, tous les gens qui se trouvaient à Monaco préféraient sans nul doute le *cruiser*, petit bateau rapide lui aussi, mais plus confortable, plus sûr, moins bruyant, n'ayant point de ces éclats de moteur, qui donnent aux canots de course un petit air d'explosif en marche.

Le canot automobile *cruiser* sera l'idéal moyen de locomotion pour les femmes, sur les rivières et au bord de la mer. Il remplacera avantageusement les voiles, les skiffs et les as, sur lesquels les propriétaires de villas en Marne aiment à faire de petites promenades le soir. Il y en aura de tout petits en acajou, qui auront encore l'air de coques de noix. Il y en aura de longs, dans lesquels on pourra installer des chaises longues, des parasols, des petites tentes, tout l'attirail du confortable et des lieux de plage. On transformera les canots automobiles en véritables petits boudoirs qui se déplaceront sur l'eau, vite, mais sans secousses violentes, sans heurts, sans bruit, sans la poussière de l'auto.

Monsieur veillera au moteur; moitié allongée à l'arrière, madame « barrera » et conservera la vitesse. Le canot automobile fera concurrence à l'automobile.

ANDRÉ FOUCAULT.

LA MODE DU BAISE-MAIN

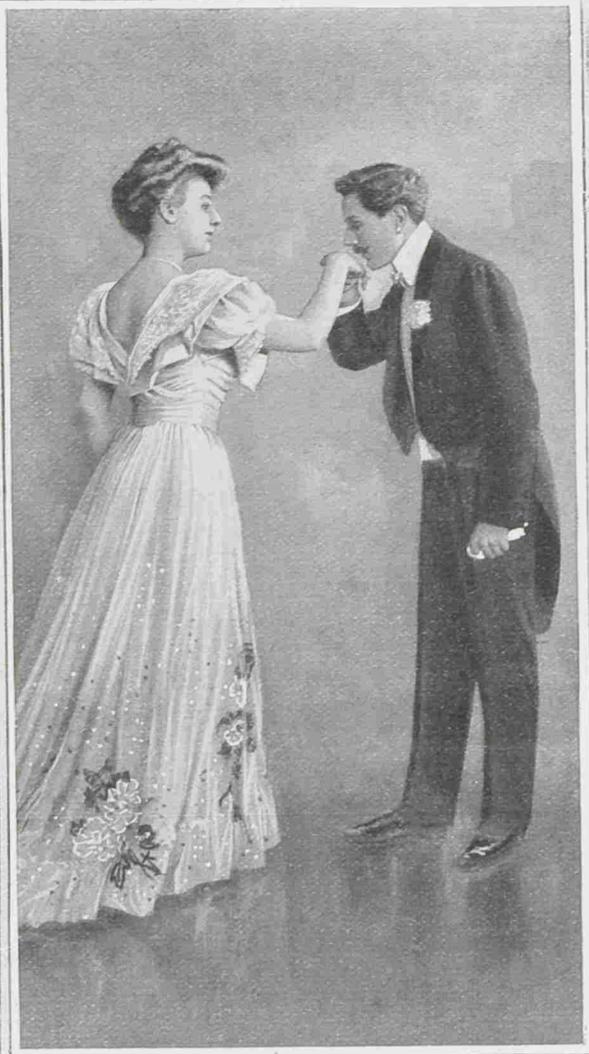
LE CODE CELLARIUS ET LES QUATRE TEMPS DU BAISE-MAIN. — LE BAISE-MAIN REVIENT A LA MODE. — UNE

DÉFUNT Cellarius, qui fut le professeur de danse du prince impérial et un parfait homme de bien, avait commencé d'écrire, vers la fin de sa carrière, un ouvrage important et dont le titre seul indiquait l'excellence.

C'était un traité du Baise-main. Mais un brusque trépas vint interrompre les travaux du professeur et son magistère demeura inachevé. Il nous le faut regretter. Tout un art, qui eut sa doctrine, ses règles et ses traditions, a disparu ainsi avec Cellarius. Il en fut le dernier représentant. Il l'avait codifié; il en avait fixé le cérémonial et rédigé les statuts. Il en avait fait presque une science. Il y voyait le signe à quoi se reconnaît une société policée et de mœurs aimables. Il estimait qu'on n'était point un homme de qualité tant qu'on n'avait pas, par une longue pratique et des études patientes, pénétré les arcanes de cet art charmant.

Aussi bien, lorsque tels de ses élèves parvenaient, dans les salons, à réaliser, selon ses vœux, le grand baise-main d'étiquette, le bon Cellarius exultait d'une joie sans bornes. Le plus beau jour de sa vie fut celui où le comte de Morny, depuis duc de ce nom, présenté aux Tuileries, à M^{lle} Eugénie de Montijo, par l'Empereur lui-même, s'inclina pour baiser les doigts de la future souveraine.

— Il y mit tant de grâce, disait le digne professeur, et il prit si bien « les quatre temps », que j'en eus, ma foi, les yeux



LE BAISE-MAIN A L'AMÉRICAINNE.
Le jeune homme prend la main de la jeune femme, et l'élève jusqu'à ses lèvres.

ANECDOTE SUR LE CARDINAL RICHARD ET LA PRINCESSE MATHILDE. — LE BAISE-MAIN A L'AMÉRICAINNE!

brouillés de larmes. Je vécus là une minute glorieuse.

J'ai connu, dans les dernières années de sa vie, cet homme excellent, et en ai suivi le magistère. J'en ai gardé un grand souvenir. Encore que parvenu à une vieillesse extrême et atteint par les fatigues qui sont le cortège de l'âge, il enseignait, avec une belle ardeur, la valse et la redowa, le pas des lanciers et la mazurka à la polonaise, et autres saltations. Il enseignait aussi le maintien, la manière de saluer du chapeau et de tenir la badine à la promenade. Mais son triomphe, c'était la leçon du baise-main. Il y faisait valoir une éloquence admirable. Je le revois encore, propre, musqué, busqué, chaussé de fins escarpins de bal, allant lui-même à la porte du salon, écartant les deux battants et annonçant, sur une révérence :

— Son Excellence M. le duc de Morny!

Le duc de Morny, c'était quelqu'un de ses élèves. Il avait un faible pour cet illustre homme d'Etat. Il prenait l'élève par la main, le menait devant un fauteuil où était censée se tenir une dame de la cour ou une princesse impériale, et, sur un ton de cérémonie, gravement, solennellement, il faisait la présentation.

— Attention, disait-il. La révérence, d'abord! La main gauche, tenant « le claque », allongée le long du corps, mais sans raideur. La main droite, écartée légèrement et le coude en dehors. Vous vous inclinez : le buste, la tête, les jambes formant un arc de cercle. Premier temps.



LE BAISE-MAIN ACTUEL.
Le jeune homme s'incline un peu, très peu..., il élève légèrement la main qu'on lui abandonne et y pose ses lèvres.



LE BAISE-MAIN CÉRÉMONIEUX ET DÉMODÉ.
Le jeune homme s'incline profondément et baise le bout des doigts qu'on lui accorde avec quelque hauteur.



UN BAISE-MAIN MI-CÉRÉMONIEUX, MI-FAMILIER.

Les nuances du Baise-main sont très subtiles. Sa familiarité dépend de la place où le jeune homme pose ses lèvres, les ongles, les doigts, le poignet.

Vous prenez la main que la dame vous offre et vous y déposez, à fleur de lèvres, un simulacre de baiser. *Deuxième temps.*

Vous vous redressez lentement, la tête néanmoins baissée. *Troisième*

sième temps.

Le jarret gauche tendu; la jambe droite pliée, le genou un peu en dehors, dans un mouvement à peine indiqué; la tête haute. *Quatrième temps!*

Ce quatrième temps, le professeur ne l'obtenait de ses disciples qu'après un long travail. Il était difficile à réussir. Il y fallait de la souplesse et un certain air à la fois déferent et dégagé, qu'on n'acquerrait pas sans une application infinie.

Tout cela est perdu. Le baise-main, aujourd'hui, n'est plus guère qu'une formalité. Il s'est modernisé; il s'est affranchi des règles sévères qui en faisaient jadis un geste un peu compliqué, peut-être, mais si courtois, si français...

La grande révérence a disparu. On ne s'incline plus pour baiser la main d'une femme; on élève cette main à hauteur des lèvres, pour esquiver de se courber.

J'ai vu, un jour, dans une cérémonie, le vénérable cardinal Richard, archevêque de Paris, s'incliner devant la princesse Mathilde et ensuite lui baiser la main. C'était à l'inauguration du nouveau Bazar de la charité. La princesse, à l'entrée du prélat, avait quitté sa place, puis, après une révérence de cour, s'était baissée sur l'anneau épiscopal, dans un geste de grand respect. C'était l'hommage dû à un prince de l'Église. Le cardinal l'accueillit avec la dignité convenable. A son tour, il s'inclina. C'était l'hommage dû à une princesse du sang. Ce jour-là, quelque chose revécut de l'ancienne étiquette française et de l'époque où Versailles donnait le ton au monde entier.

On peut sourire de ces formes d'une politesse surannée. Elles valent mieux, tout de même, que les nouvelles mœurs américaines. Et, sans trop exagérer le regret du passé — comme ce perruquier qui, accommodant un matin feu M. le baron de Farincourt, lui dit, en soupirant: « Depuis l'Empire, le cheveu s'en va! », il faut bien reconnaître que l'on n'a guère gagné à s'affranchir de ses usages.

Si l'aventure, un jour, vous met en présence, dans un des salons où il fréquente, de M. le comte de Lagrené, observez-le entrer, saluer la maîtresse de maison, s'incliner devant elle, lui prendre la main et lui baiser le bout des doigts.

Vous comprendrez alors ce qu'était l'ancien baise-main et vous regretterez cette tradition charmante, ce geste où se résument la grâce et les manières aimables de la France d'autrefois.

JEAN DE MITTY.

UNE FÊTE JAPONAISE A TUNIS



De gauche à droite: Anémone rose, M^{lle} Margaine; Rayon de Lune, M^{lle} Caville; Prologue, V^o Grouvel; Fleur Pêchée, C^o E. de Warren; Donsélique, E. Roux; Le vicomte Li, Lieut' Sautet; Zong, Lieut' de la Battu; Fleur de Pécher, B^o d'Anthouard; Lion-Po, Lieut' Jacquet; Chrysanthème, V^o Grouvel.

PANTOMIME JAPONAISE JOUÉE AU PALAIS DE LA DIVISION A TUNIS CHEZ M^{me} LA GÉNÉRALE ROUX.

La jolie photographie que nous publions ici a été prise à l'une des dernières réunions données au Palais de la Division à Tunis, chez M^{me} la générale Roux, où l'on joua devant toute la colonie élégante de Tunis, une charmante pantomime japonaise.



(Cl. Paul Boyer.)

TOILETTE D'APRES MIDI PAR DŒUILLET

Portée par M^{lle} Félyne dans « l'Age d'Aimer » au Théâtre du Gymnase.

Robe de drap souple, corsage et jupe unis.

R. Y. T.



(Cl Paul Boyer.)

TOILETTE DE VISITE OU DE RÉCEPTION PAR BECHOFF-DAVID

*R*obe de mousseline de soie boléro drapé. Ceinture
princesse. Jupe avec empiècement brodé.

R V T

NOUVEAU BOSTON

M^{me} LORIAN, 44 ans.

FRANÇOISE LORIAN, sa fille,
19 ans.

JAMES DE B..., 23 ans.

Un bal, chez un grand industriel.

M^{me} LORIAN, se glissant près de sa fille. — As-tu assez vite fait de retoquer tes danseurs ; il n'y a pas de danger qu'ils se représentent deux fois.

FRANCE, riant derrière son éventail. — Ce n'est pas comme aux examens.

M^{me} LORIAN. — Pourtant, tu connais tout le monde ici.

FRANCE. — De nom seulement, ça ne me suffit pas ; je n'aime pas danser avec un inconnu.

M^{me} LORIAN. — Tu as tort. Au bal, c'est comme en arithmétique, l'inconnu est toujours le point intéressant.

FRANCE. — C'est bien possible.

M^{me} LORIAN. — Allons, bon courage, je te laisse avec les jeunes filles et je retourne dans le petit salon.

FRANCE, sérieuse. — Tu m'abandonnes ? (Successivement, elle fait trois danses et un quadrille américain, gravement, froidement comme une poupée mécanique bien remontée.)

M^{me} LORIAN, qui revient s'asseoir auprès d'elle (bas à l'oreille de France). — T'amuses-tu petite ?

FRANCE, très calme. — Mais oui, maman. Ne crois-tu pas que nous ferions bien de partir ?

M^{me} LORIAN, après un silence. — Eh bien non, je suis fâchée de te le dire, mais je ne m'en vais pas. Je t'ai conduite à ce bal pour que tu y trouves quelque plaisir, et j'attends... je prétends...

FRANCE, avec conviction. — Je t'assure, maman, que je suis lasse.

M^{me} LORIAN. — Cela passera. Voyons ma chérie, nous partirons dans une heure ; d'ici là, qui sait ?

FRANCE, attendrie. — Ta persévérance à vouloir me distraire quand même m'attendrit ; je t'embrasserais s'il n'y avait pas tant de monde autour de nous.

M^{me} LORIAN. — La dernière heure qu'on passe au bal est souvent la plus agréable.

(Au même instant, la maîtresse de la maison s'avance vers elle et lui présente James de B... France salue visiblement charmée par l'élégance du nouveau venu, sa tenue impeccable et les œillets grenats qu'il porte à sa boutonnière.)

JAMES DE B. — Bostonnez-vous, mademoiselle ?

FRANCE. — Assez mal, monsieur.

JAMES DE B. — Vous êtes trop modeste, j'en suis certain. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première danse ?

FRANCE, très gracieuse. — Si vous le désirez.

JAMES DE B. — Que pensez-vous de cette valse ? Elle est jolie à entendre, mais détestable à bostonner. Si nous allions nous asseoir dans la galerie ?

FRANCE. — Bien volontiers, nous y trouverons un peu de fraîcheur.

JAMES DE B., offrant un fauteuil à France et s'asseyant auprès d'elle. — Je suis confus d'arriver si tard, mais j'étais retenu en soirée chez d'excellents amis. Avez-vous déjà beaucoup dansé, mademoiselle ?

FRANCE. — Je connais ici fort peu de danseurs.

JAMES DE B. — Et ceux qu'on connaît le plus ne sont pas toujours ceux qui dansent le mieux.

FRANCE. — Si bien que l'on passe une grande partie de sa soirée à motiver des refus...

JAMES DE B. — Que les malheureux cavaliers doivent essayer, sans rien laisser paraître de leur dépit. Ah ! pauvres de nous !

FRANCE. — Je ne vous plains pas. N'êtes-vous pas maîtres de choisir.

JAMES DE B. — Bel avantage, si nous ne sommes pas agréés.

FRANCE. — Bah, vous vous mettez en quête d'une autre danseuse plus jolie et plus élégante que la première, et vous voilà vengés.

JAMES DE B. — Pas toujours. Savez-vous rien de plus insipide que les lanciers ?

FRANCE. — Je n'en suis pas folle.

JAMES DE B. — Voulez-vous me sacrifier celui-là.



FRANCE, riant derrière son éventail. — Ce n'est pas comme aux examens.

FRANCE. — De tout mon cœur.

JAMES DE B. — A merveille. Votre maman ne va pas trouver mauvais notre petit tête à tête ?

FRANCE. — Oh non, bien certainement ; je dois même avouer qu'elle a été navrée toute la soirée, parce que, paraît-il, j'avais l'air de me morfondre sur ma chaise. A dire vrai, je ne m'amusais pas, mais je crois que ma bouderie se dissipe.

JAMES DE B. — Puis-je savoir, mademoiselle, à quoi vous attribuez cet heureux changement ?

FRANCE, rougissant. — C'est trop indéfinissable.

JAMES DE B. — Je n'insiste pas. Connaissez-vous le nouveau Boston ?

FRANCE. — Je n'en ai jamais entendu parler.

JAMES DE B. — Si vous vouliez me le permettre, je vous l'enseignerais.

FRANCE. — J'en serais ravie, et, sans indiscretion, vous-même, de qui le tenez-vous ?

JAMES DE B. — Oh cela, c'est un secret.

FRANCE, rêveuse. — Gageons que c'est une danseuse de l'Opéra qui vous l'a appris.

JAMES DE B. — Ce serait trop simple.

FRANCE, stupéfaite. — Ah ! qui, alors ?

JAMES DE B. — Vous ne pouvez pas savoir !

FRANCE. — Oh si, contez-moi cela, de grâce.

JAMES DE B. — Vous ne le raconterez pas à vos petites amies ?

FRANCE. — Je vous jure que non.

JAMES DE B. — Plus bas, on croirait que nous nous disputons.

FRANCE, confuse. — C'est juste, mais c'est que je suis très curieuse.

JAMES DE B. — C'est un vilain défaut.

FRANCE, très troublée. — Alors vous ne voulez pas me dire qui vous a enseigné ce Boston ?

JAMES DE B. — Vous n'en saurez guère davantage quand je vous aurai dit que c'est la Panthère.

FRANCE, intimidée. — Et la Panthère c'est...

JAMES DE B. — C'est une danseuse du Moulin Rouge ! là !... Vous me faites dire des sottises dont je ne sais comment m'excuser.

FRANCE, interdite. — J'ai eu tort.

JAMES DE B., très grave. — Ces lanciers sont interminables ! (il écoute). Ah ! je respire ; voici un Boston exquis, venez-vous mademoiselle ? (il entraîne France en dansant dans le grand salon)... Oh ! plus glissé, je vous en prie.

FRANCE, attentive. — Comme ceci ?

JAMES DE B. — C'est mieux, mais ce n'est pas encore cela.

FRANCE, radieuse. — Et maintenant ?

JAMES DE B. — Maintenant, je suis presque satisfait. N'attendez pas un compliment de moi, je n'en fais jamais.

FRANCE. — Et moi je les ai en horreur.

JAMES DE B. — Vous vous amusez ?

FRANCE. — Beaucoup.

JAMES DE B. — Moralité : Le travail seul offre un plaisir réel. Vous n'avez d'agrément que parce que nous étudions un nouveau Boston.

FRANCE. — Croyez-vous ! et c'est cela votre Boston capricioso ?

JAMES DE B. — Ah ! pas encore, mais je crois que nous y arriverons. Ici, à la reprise, quatre pas glissés à gauche, faites attention et suivez-moi.

FRANCE, ravie. — Mais on fait cercle autour de nous.

(Ils font ainsi deux fois le tour du salon sous les regards admirateurs des autres couples. Ils s'arrêtent, elle défaille de joie.)

JAMES DE B. — Est-ce bien cela, mademoiselle ?

FRANCE. — Jamais je n'ai eu tant de plaisir.

JAMES DE B. — Me permettez-vous de vous redemander la prochaine danse, nous la bostonnerons. Remarquez que j'observe les règles étroites de la bienséance, puisque voici un pas de quatre dont j'entends me priver. Je vous reconduis à votre maman et je vole mendier un verre d'orangeade. (Il s'éloigne.)

FRANCE, joyeuse, le salue et s'assied près de sa maman.

M^{me} LORAC, enchantée. — Quel est ce nouveau danseur? Il est tout à fait séduisant.

FRANCE. — C'est M. James de B..., un jeune avocat. As-tu remarqué son gilet et sa cravate; il paraît qu'il est le grand ami de Charles I^{er}.

M^{me} LORAC. — Qui ça Charles I^{er}?

FRANCE. — Oh maman!! c'est M. Le Bargy. Ne trouves-tu pas qu'il lui ressemble vaguement?

M^{me} LORAC. — Tu le flattes... et tu t'amuses maintenant?

FRANCE. — Jamais je n'ai été si heureuse.

M^{me} LORAC. — Alors, nous ne partons plus.

FRANCE. — Oh non, chère maman, j'ai encore promis ce Boston.

M^{me} LORAC. — A qui?

FRANCE. — A Charles II.

M^{me} LORAC. — Et Charles II, c'est?

FRANCE. — C'est mon nouveau danseur, je l'ai surnommé ainsi. (*A un danseur qui vient l'inviter.*) Je suis un peu lasse, monsieur, mais si vous vouliez bien m'accompagner jusqu'au buffet? (*Elle se lève et prend le bras que son cavalier lui présente. Ses yeux distraits interrogent la cohue des invités. Soudain, son regard s'illumine de nouveau; elle retrouve à deux pas d'elle James de B...*)

JAMES DE B., s'approchant. — Je suis à vos ordres, mademoiselle.

FRANCE, embarrassée. — C'est vrai, je vous avais promis ce dernier Boston. Vous m'excusez, monsieur?

(*Elle quitte le bras de son cavalier et tous deux se mettent à bostonner. Même jeu et même succès que précédemment.*)

La danse finie James ramène France à sa maman.

JAMES DE B. — Mademoiselle, toutes mes félicitations. Quand aurai-je l'honneur de vous revoir, chez les Dekanal?

FRANCE, vivement. — Mais certainement; il y aura même un cotillon.

JAMES DE B. — Voulez-vous me l'accorder dès ce soir, c'est dans quinze jours exactement, n'oubliez pas notre nouveau Boston (*ils arrivent près de M^{me} Loric*).

Encore tous mes regrets, mademoiselle, de vous quitter si vite (*à M^{me} Loric*). Madame, tous mes respects.



FRANCE. — Croyez-vous! et c'est cela votre Boston capricioso?

est fort séduisant et...il te plaît?

FRANCE. — Pas plus que cela.

M^{me} LORAC. — A voir la joie qui respandit dans tes yeux, j'aurais pensé le contraire.

FRANCE. — Je t'assure qu'il n'en est rien, c'est ce nouveau Boston qui...

M^{me} LORAC, vivement. — Qui a tout le mérite, de telle sorte que si tu épousais un jour James de B., tout l'honneur en reviendrait à ce nouveau Boston, c'est bien ce que je voulais dire!

FRANCE, confuse. — Nous partons, n'est-ce pas?

M^{me} LORAC, riant. — Sans doute. Le bal est désert. James de B. n'est plus là!

AMÉLIE MESUREUR.

NOTRE TOURNOI DE POÉSIE

QUI SERA POÉTESSE LAURÉATE DE FEMINA POUR 1905? — OUVERT AUX FEMMES, JUGÉ PAR DES FEMMES. —

Le tournoi de poésie de Femina est ouvert. Nous ne doutons pas qu'il provoque le même concours de talents délicieux que ceux de 1903 et de 1904.

Les membres du Jury pour 1905 sont :

Présidente d'honneur : S. M. ELISABETH, reine de Roumanie (en littérature, Carmen Sylva).

Membres du Jury : M^{mes} LA BARONNE DE BAYE, JEAN BERTHEROY, ALPHONSE DAUDET, LUCIE FÉLIX-FAURE-GOYAU, JUDITH GAUTIER, DANIEL LESUEUR, G. DE MONTGOMERY, COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES, ROEMONDE ROSTAND, JULIETTE DAVID, PICARD HÉLÈNE.

Ces deux dernières, selon notre règlement, font partie de droit du jury, ayant été couronnées dans les deux tournois de 1903 et 1904.

ARTICLE I^{er}.

Le tournoi de poésie est ouvert seulement aux femmes.

ARTICLE II.

Le poème qui fait l'objet du concours pourra être traité par nos lectrices soit en alexandrins, soit en vers de huit pieds, ou encore en employant alternativement ces deux modes de versification. Minimum : 40 vers. Maximum : 150 vers.

Nous avons choisi le thème suivant qui pourra bien entendu être modifié quant aux détails.



M^{me} HÉLÈNE PICARD.
Premier prix de notre
Tournoi de Poésie en
1904. (Poète-Lauréate).

LISTE DES MEMBRES DU JURY.
— LES CONDITIONS DU CONCOURS.

Titre : LETTRE DE LA FIANCÉE.

Une fiancée écrit à son fiancé, non pas une lettre froide et officielle, mais une missive où elle aise simplement parler son cœur.

Elle lui parle de l'avenir qu'elle envisage avec confiance, maintenant qu'elle se sent protégée par lui; la vie à deux sera plus douce à supporter : les chagrins paraîtront moins amers, les joies seront meilleures.

Elle lui raconte son passé dont elle ne se sépare pas sans une certaine mélancolie, de la chambre de jeune fille qu'elle va quitter pour toujours...

C'est la première fois qu'elle ose lui dire ainsi librement tant de choses; elle serait heureuse de savoir s'il partage sa façon de voir, si son idéal d'existence est le même.

ARTICLE III.

La date de clôture du tournoi est fixée au 31 juillet 1905 à sept heures du soir. Les manuscrits qui nous parviendraient passé cette date, ne seraient pas soumis au jury.

Note importante : Les concurrentes ne doivent pas signer leurs envois de leur nom, mais y inscrire une devise. Elles reproduiront cette devise sur une enveloppe fermée, qui y sera jointe et qui contiendra leur nom et leur adresse. Cette enveloppe sera elle-même insérée avec le manuscrit dans une enveloppe portant la suscription : MM. Pierre Lafitte et C^{ie}, éditeurs de Femina, 9, avenue de l'Opéra, et sur laquelle devra être inscrite la mention : Tournoi de Poésie.

De la Renaissance à la Comédie-Française

A LA RENAISSANCE, MONSIEUR PIÉGOIS, TROIS ACTES, DONT DEUX EXCELLENTS, DE M. ALFRED CAPUS. — M. LAVÉDAN

TRIOMPHE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — UN JOLI CONTE EN VERS DE M. ANDRÉ RIVOIRE : IL ÉTAIT UNE BERGÈRE.

M. Alfred Capus avait fait représenter cet hiver à la Comédie Française : *Notre Jeunesse*, un charmant spectacle de famille. C'est une comédie d'un art plus relevé et d'une touche plus vigoureuse qu'il nous a donnée récemment à la Renaissance, théâtre de M. Guityry.

Il ne s'est pas en effet appliqué, cette fois, à capter la sympathie des spectateurs et l'émotion des spectatrices en évoquant à leurs yeux des personnages, si agréablement et si habilement truqués qu'ils offraient presque l'illusion de la vie. Non ! C'est à la vie elle-même qu'il s'est adressé et qu'il a demandé *Monsieur Piégois*, type vraiment moderne, qu'on n'avait point encore vu sur la scène. M. Alfred Capus l'a dessiné d'un trait suffisamment net et profond pour qu'on ne l'oublie pas.

M. Piégois doit sa fortune à la cagnotte du cercle de Bagnères-d'Oron, qu'il dirige avec succès.

Mais il n'a pas été riche toujours : il fut naguère le fils de famille pauvre, à qui une excellente éducation permit tout juste de tirer le diable par la queue et il a vécu une existence de bohème, bon à tout et propre à rien, jusqu'au jour où les hasards de la vie ont aiguillé son intelligence sans emploi vers les affaires de cercle, qui sont en général de fructueuses affaires. M. Piégois est donc une sorte d'aventurier, dont l'âme, assez estimable au fond, a été passablement basanée par les luttes de l'existence. Il est à la fois bon garçon et rusé, délicat et rude, indulgent et énergique. Il n'ignore pas qu'une certaine déconsidération s'attache à sa personne, à cause du métier qu'il exerce, mais il est doué d'assez de philosophie pour ne s'en point émouvoir. « Tu es un déclassé, lui affirme son ami Lebrasier, sous-chef de bureau d'une administration quelconque. — Bah ! répond Piégois, les déclassés sont aujourd'hui si nombreux qu'ils doivent bien commencer à former une classe. » Il pense d'ailleurs que le jour où il voudra passer d'une classe dans une autre, il lui suffira peut-être d'y mettre le prix.

Or, voici que Piégois s'éprend d'une jeune veuve, M^{me} Aubry, qui est venue passer l'été à Bagnères-d'Oron. Il s'éprend d'elle parce qu'elle est très différente des femmes qu'il a fréquentées jusqu'à ce jour, à cause de la distinction qui émane de toute sa personne, et de l'élégance devinée de son esprit. Entre elle et lui, il y a précisément le fossé qui sépare deux classes de la société. Et Piégois caresse l'espoir de le franchir, car il sent que M^{me} Aubry n'est pas insensible à ses attentions.

Les circonstances d'ailleurs semblent le favoriser. Le frère de la jolie veuve, le très honorable banquier Jantel, menacé par la banqueroute, cherche à « tomber » Piégois de la forte commandite en faisant miroiter à ses yeux des entreprises chimériques. Piégois n'est pas dupe. « On vous croit riche, dit-il au banquier, vous ne l'êtes pas. Voici comment il faut me parler : Piégois, je suis perdu, sauvez-moi ! » Et il promet à Jantel de partir avec lui pour Paris et de le sauver.

Mais tout à l'heure M^{me} Aubry va traiter Piégois avec une hauteur un peu méprisante. Celui-ci devine qu'on l'a mise en garde contre ses projets. « On vous a mal parlé de moi. Que vous a-t-on dit ? » Elle se dérobe. Il insiste, il la presse, il démasque ses espoirs. Elle se révolte. Il plaide alors avec chaleur les circonstances atténuantes pour la façon dont il a vécu. « Vous ne connaissez pas, lui dit-il, l'imprévu de la vie ! » Elle riposte : « Entre vous et moi, il y a votre argent. » Il se cabre sous l'injure et comme Jantel rentre en scène à ce moment :



Mlle CHEIREL.
Qui vient de jouer avec beaucoup d'émotion dans M. Piégois.



Mlle Muller, la Bergère

George Beer, le Berger

Mlle Lara, la Princesse

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE..., CONTE EN UN ACTE EN VERS, DE M. ANDRÉ RIVOIRE.

« Ah ! c'est comme cela, prononce-t-il, dans un sursaut de colère. J'étais vraiment trop bête. Que votre frère se sauve lui-même ! » Et il sort, en faisant claquer les portes, laissant Jantel atterré auprès de M^{me} Aubry stupéfaite, devant cet imprévu de la vie... Mais il revient presque aussitôt : « Allons, Jantel, oubliez ce que je viens de dire. Je vous ai promis de vous sauver. Partons. » Et se tournant vers M^{me} Aubry : Pardonnez-moi, madame, je n'ai pas été très chic tout à l'heure. »

Ainsi se termine le second acte par deux scènes, dont l'une — entre les deux hommes — est excellente, dont l'autre, — entre Piégois et M^{me} Aubry, — est de premier ordre, assurément supérieure à tout ce que M. Alfred Capus nous a donné jusqu'à ce jour. Il y a là de la force, de l'émotion et il y est dit des choses neuves et vraies. C'est réellement du bon théâtre et c'est de la vie. Aussi arrêterai-je ici mon compte rendu, négligeant volontiers le troisième acte où tout finit par s'arranger, non sans déranger quelque peu l'harmonie de nos impressions.

Monsieur Piégois a été admirablement joué, jusque dans ses plus petits rôles. C'est l'honneur de M. Guityry de n'être point seulement l'incomparable comédien, qui nous émeut à chacune de ses créations, mais aussi de ne point souffrir qu'il y ait dans sa troupe le moindre cri discordant.

M^{me} Brandès est la reine de ce théâtre dont Guityry est

le roi. Auprès d'elle, M^{me} Cheirel, très remarquable, a été applaudie pour son émotion, M^{me} Juliette Darcourt pour son brio, M. Guy pour sa finesse, M. Boisselot pour sa bonhomie, M. Arquillière pour son tact, tous pour la sincérité de leur jeu.

La Comédie Française a donné coup sur coup deux premières : celle du *Shylock*, d'Alfred de Vigny, qui n'avait jamais été joué et celle du *Duel*, de M. Henri Lavedan.

Le *Duel* est une œuvre considérable et éclatante, à laquelle je consacrerai avec joie mon prochain article de *Femina*. Elle évoque en effet avec une rare élévation de pensée et dans un beau langage de théâtre les luttes de la Religion et de l'Amour ; elle les évoque, en leur prêtant un aspect nouveau, sous une forme saisissante qui suggère au spectateur la double émotion du cœur et de l'esprit. Elle a été acclamée par un public enthousiaste. Et c'était justice.

L'auteur du *Prince d'Aurec*, des *Deux Noblesses*, du *Marquis de Priola* a peut-être remporté là, la plus noble et la plus incontestée victoire de sa belle carrière d'auteur dramatique. Je n'ai pas voulu attendre quinze jours sans saluer ici un si magnifique effort et sans me réjouir de le voir couronné d'un si merveilleux succès.

Sur le *Shylock*, d'Alfred de Vigny, je préfère me taire. *Shylock* est une erreur d'un grand poète, et ce fut, à n'en pas douter, une erreur de le mettre à la scène.

Mais avec *Shylock*, la Comédie Française a joué un conte en vers de M. André Rivoire : *Il était une bergère...* Il s'agit tout simplement d'un berger et d'une bergère, qui s'aiment d'amour tendre, et d'une princesse qui n'est point aimée et qui voudrait bien l'être. C'est, comme on voit, un souffle, un rien, mais ce souffle est tout parfumé de poésie, ce rien est délicieusement frivole.

Il était une bergère a été jouée par M^{mes} Muller et Lara et par M. Georges Berr, qui dans le rôle du berger, fut charmant de jeunesse et de candeur.

MARCEL L'HEUREUX.

LES INTERPRÈTES DE BEETHOVEN



M^{me} BERTHE MARX GOLSCHMIDT
qui apporte dans l'exécution des œuvres pour piano de Beethoven, un talent très compréhensif et très grave.

A PROPOS DU FESTIVAL BEETHOVEN QUI AURA LIEU EN MAI ET DU MONUMENT QUI VA ÊTRE ÉRIGÉ A PARIS AU GRAND COMPOSITEUR, FEMINA A



M^{me} CLOTILDE DE KLEBERG.
La virtuose belge, d'une célébrité mondiale, et l'une des meilleures interprètes de Beethoven.



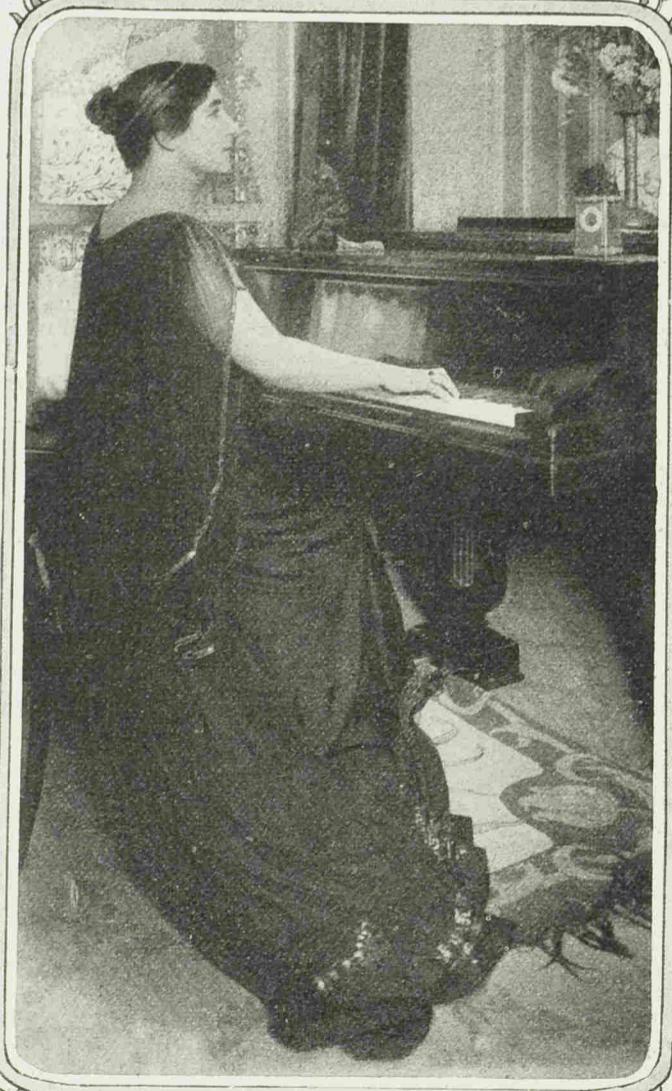
LA PIANISTE ESPAGNOLE TERESA CARENO qui s'est acquis, par son interprétation si personnelle et si forte de Beethoven, une réputation universelle.

TENU A MONTRER LA PLACE TRÈS TOUCHANTE QUE LES FEMMES OCCUPENT DANS LA VIE ET DANS LA POSTÉRITÉ DU PLUS CÉLÈBRE MUSICIEN.

LE sourire des femmes a lui souvent sur la vie douloureuse et miraculeusement créatrice de Beethoven, qui naquit à Bonn le 16 décembre 1770 et mourut à Vienne le 26 mars 1827. C'est d'abord celui de sa mère, qui le consola des brutalités d'un père organiste, entêté de l'ambition de faire de son fils un pianiste qui égalât dans l'admiration publique Mozart lui-même, enfant prodige dont l'exemple suscite encore de nos jours une nuée de bambins virtuoses qui ne font peut-être pas à la musique tout le bien qu'ils espèrent. On sait que la contrainte paternelle donna de bons fruits, et qu'avant d'être le plus grand compositeur de tous temps et de tous les pays, Ludwig von Beethoven fut un pianiste qui décourageait l'émulation de tous ses rivaux. L'époque de ses triomphes comme virtuose est aussi celle où l'espoir et la joie doraient sa vie. Des cœurs de femmes jolies et d'esprit délicat battaient à l'unisson des rythmes qu'il éveillait sur l'instrument peu goûté de Berlioz et honni par Reyer. L'étrangeté de son visage, où le génie mettait sa flamme, les fascinait.

Certes, il n'était pas beau, au sens banal qu'on a fini par donner à ce mot. Il était plus que beau : tout de son être respirait la force. Et c'était une force, en effet, cet homme qui avait créé de lui-même le monde le plus vaste, le plus infini : celui de l'émotion musicale.

Il aimait. Il était aimé. Et pourtant, jamais l'amour ne se manifesta en bonheur dans sa vie. C'est que Beethoven le plaçait si haut, le voulait si pur, qu'à l'instant où il l'imaginait, conforme à la nature, il se troublait, frissonnait, différait la joie qui s'offrait à lui comme un fruit savoureusement mûri. Toutes celles qu'il avait attirées à son charme puissant, toutes celles qu'il aimait : Eléonore von Breuning, Bobette de Keglewitz, Juliette Guiciardi, Thérèse Malfatti, Amélie de Sabald, Bettine Brentano, d'autres encore se lassaient bientôt de cet amour trop grand pour la vie ;



M^{me} ROGER-MICLOS
la pianiste française bien connue qui doit à Beethoven ses plus grands triomphes.

tour à tour, elles le délaissent, et Beethoven constatera avec une douce et sereine mélancolie dans des lettres admirables de bonté, l'union qu'elles contractent avec d'autres que lui. Puis, lentement, l'amour des femmes s'efface chez lui devant l'amour de toute l'humanité. Une infirmité implacable l'exile de la gaité de vivre.

Il est devenu sourd, et cela au temps même où il venait d'écrire sa première symphonie (1800). Le pianiste ne sera plus. Mais le compositeur va toucher la faite du génie humain.

La postérité de Beethoven est, elle aussi, tout illuminée de l'amour des femmes. Le rêve continue en elles, qu'il éveilla au cœur de celles qu'il aima sans bonheur. Les femmes qui connaissent, comme il les connut, les triomphes du piano l'ont élu pour dieu. Et la liste serait longue des virtuoses à qui leur interprétation pieuse des œuvres de Beethoven acquit une réputation universelle. Au nombre de celles-là, Mmes Teresa Careno, Clotilde Kleberg, Berthe Marx Golschmidt et Roger-Miclos se font supérieurement remarquer. Si leurs qualités sont diverses : force chez la première, gravité chez la seconde, pensivité chez la troisième et grâce chez la quatrième, leur zèle est égal, et la gloire du maître les enveloppe toutes du même rayon harmonieux. Si la métaphore m'est permise, je dirai qu'elles sont comme les quatre points cardinaux de cette création sublime : l'émotion beethovénienne.

Si la grandeur d'un homme se mesure aux affections qu'il a suscitées et particulièrement aux affections de femmes si difficiles à mériter et surtout à fixer il n'en est à coup sûr pas de plus éclatante que celle de Beethoven.

C'est pour lui, après un si long martyre et tant d'injustices accumulées contre son destin, le signe de la plus douce, de la plus précieuse et de la plus inflexible justice.

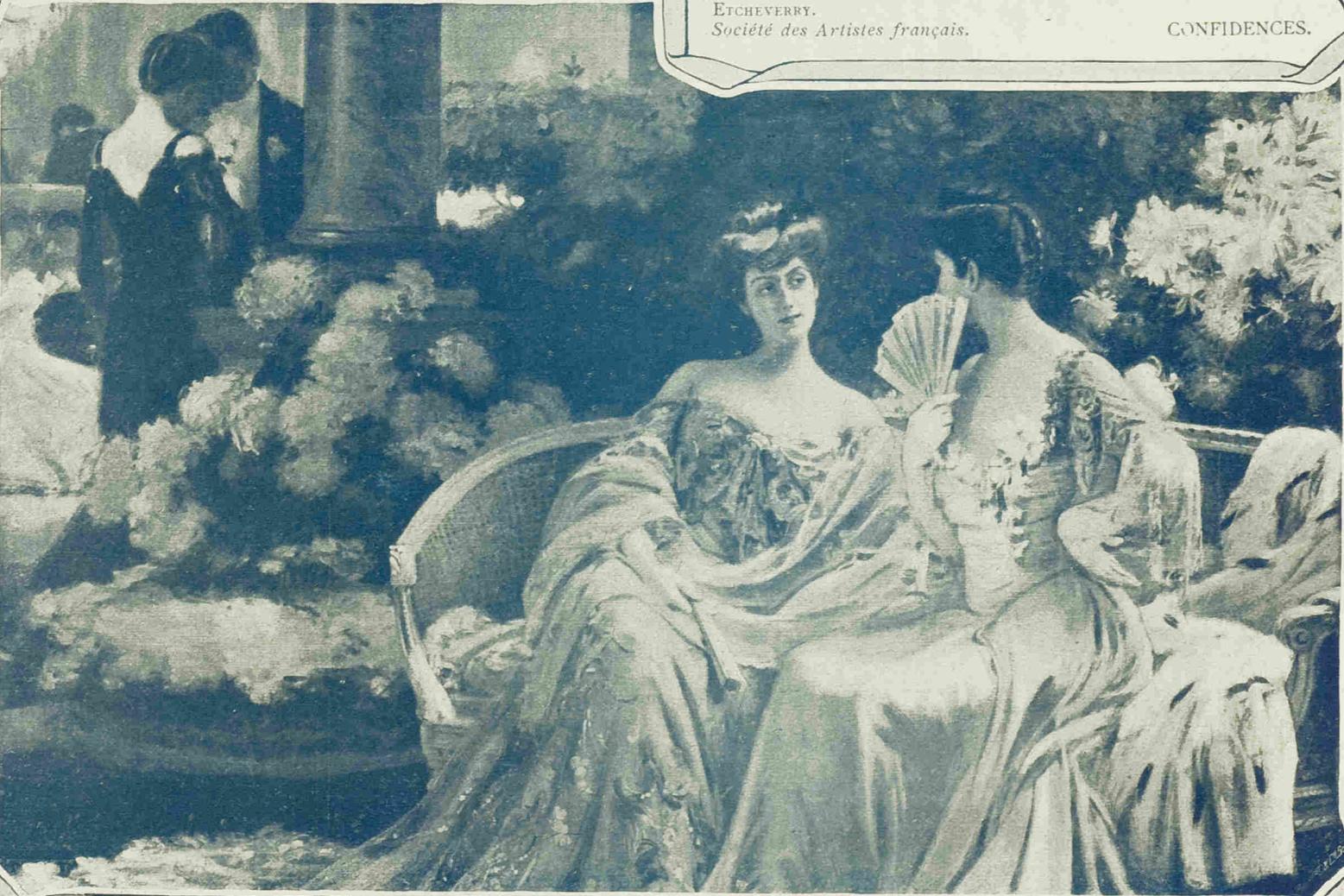
CHARLES JOLY.

LES SALONS DE 1905



J. AVY. (Copyright 1905 by Avy.)
Société des Artistes français.

GOUTER.



ETCHEVERRY.
Société des Artistes français.

CONFIDENCES.



ROSSET-GRANGER. PORTRAIT.
Société nationale des Beaux-Arts.



DUPUY. SUR LA JETÉE.
Société des Artistes Français.



M. PICARD. DINER DEVANT LA MER.
Société nationale des Beaux-Arts.



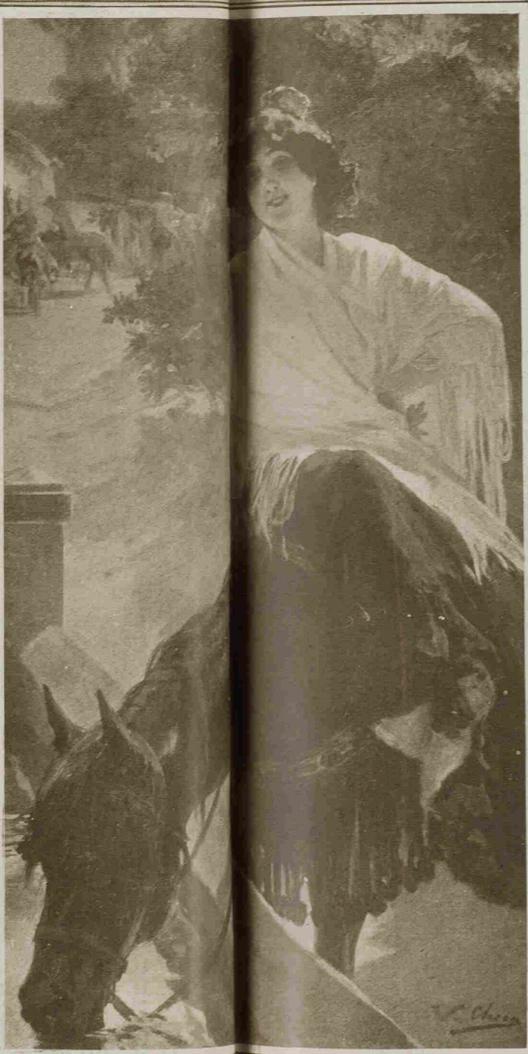
GRÜN. PORTRAIT DE M^{me} TOUTAIN-GRÜN.
Société des Artistes Français.



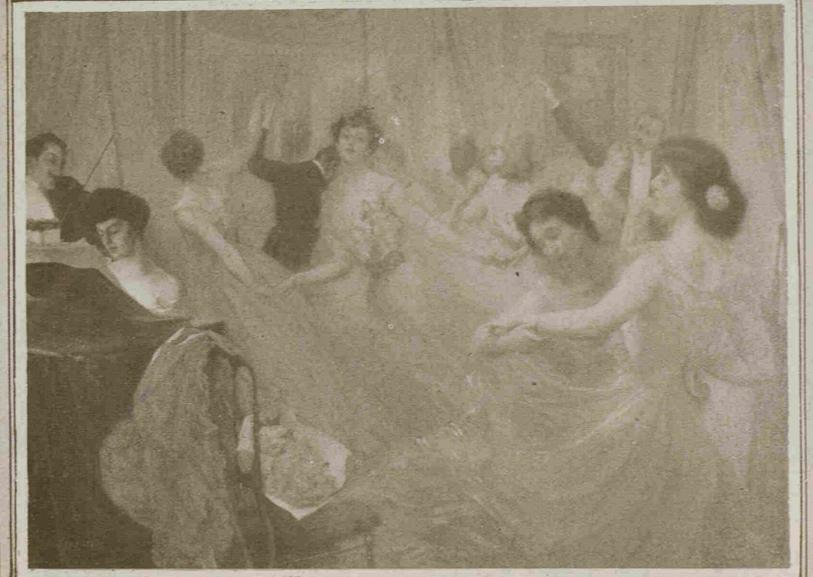
CARO-DELVILLE. LE THÉ.
Société nationale des Beaux-Arts.



L. SIMON. LA SOIRÉE DANS L'ATELIER.
Société nationale des Beaux-Arts.



CHECA. L'ABREUVOIR.
Société des Artistes Français.



A. BREAUTÉ. FARANDOLE.
Société des Artistes Français.



RICHARD WALL.
PORTRAIT DE M^{me} ADAM,
DE NEW-YORK.

G. DUBUFE.
Société nat. des Beaux-Arts.

PORTRAIT DE M^{me} ET
DE M^{lle} DUBUFE.

ALAUX.
FILLETTE ET
SON CHIEN.
Société nationale des Beaux-Arts.

A. COSSARD



COURTOIS.
PORTRAIT.
Société nationale des Beaux-Arts.

ETCHEVERRY.
Société des Artistes Français.

PORTRAIT.

CAROLUS DURAN.
PORTRAIT.
Société nationale des
Beaux-Arts.

(Cl. Moreau frères)

Copyright, 1905,
by Carolus Duran.

Concours de Premières Communiantes

LE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES DE PREMIÈRES COMMUNIANTEES ORGANISÉ PAR FEMINA A OBTENU, COMME TOUS LES CONCOURS ANALOGUES, UN SUCCÈS CONSIDÉRABLE. — LES NEUF PRIX CHOISIS PARMI LES DOUZE CENTES PHOTOGRAPHIES ENVOYÉES.
(Voir aux Concours, page XXVII, le résultat détaillé de ce concours)



Mlle MARIE-AMÉLIA SAUZE-LUZO.



Mlles CONCHA.
Envoi de M^{me} Descars, 16 ter, avenue Bosquet.



Mlle MARCELLE BLOCTEUR.



Mlle E.-G.
Envoi de M^{lle} Louise André, Boulogne-sur-Mer.



Mlle A.-G.
Envoi de M^{lle} Louise André, Boulogne-sur-Mer.
PRIX D'HONNEUR.



Mlle ODETTE B.
Envoi de M^{me} Broussais, Paris.



Envoi de M^{lle} C. Brémontier, rue de la Gare, à Rugles (Eure).

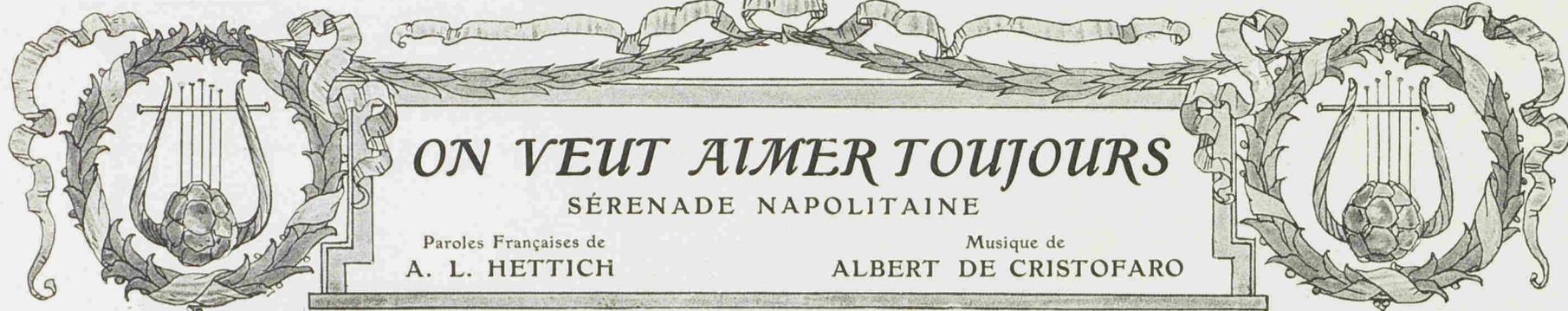


Mlle LUCIENNE CAZAUBON.
Envoi de M^{me} Cazaubon.



Mlle HENRIETTE FOUCH.
Envoi de M^{me} Fouch, 22, allée de Brienne, Toulouse.

femina



ON VEUT AIMER TOUJOURS

SÉRENADE NAPOLITAINE

Paroles Françaises de
A. L. HETTICH

Musique de
ALBERT DE CRISTOFARO

Allegro moderato

PIANO

ff

A - lors que je t'im - plo - re, Ton cœur sem - ble loin -
Mon à - me à tou s'é - cla - re, Mes yeux pleu - rent tes

pp

tain, En toi c'est nuit en - co - re, Ma voix sup - plie en vain Pour
yeux Je vis o doux mys - tère Ta joie et tes dou - ceurs

pp

suivez

ten tant il n'est de - li - ce Plus dou - ce que l'a - mour; A - mour fut - il sup -

suivez *crese.*

dim. *ff* ph - ce, On veut s'a - mer tou - jours Pour tant il n'est de - li - ce Plus dou -

dim. *ff* *tratt*

ten *3* ce que l'a - mour A - mour fut - il sup - pli - ce, On veut s'a - mer tou - jours

suivez *crese.* *dim.* *ff* *tratt* *ff*

AU SEUIL DU BONHEUR

Roman par GUY DE TÉRAMOND (1)

A Genève où elle est revenue vivre auprès de sa grand'mère avec son amie Greta Richter, M^{lle} Alice Tervalle est entrée comme maîtresse dans une école primaire. Convaincue de l'importance de sa mission, la jeune fille ne veut pas se contenter d'être une « maîtresse » pour ses écoliers, mais elle s'efforcera d'adoucir et d'éclairer leur vie d'enfants pauvres et sans joie. Malgré les conseils sceptiques d'une de ses collègues, elle se rend chez un de ses petits élèves malade. L'accueil embarrassé qu'elle y reçoit, la gêne qu'elle éprouve

et qu'elle cause laissent la jeune fille un peu désemparée. Mais sa jeune confiance dissipe rapidement ce découragement. Elle se rend chez ses amis Rieux. Le cercle des charmantes amies l'accueille avec enthousiasme et l'on se communique les nouvelles. La plus sensationnelle est l'annonce du mariage de Gabrielle Rieux. Elle étonne profondément toutes les jeunes filles ainsi que le choix du fiancé. Gênées, l'intimité rompue, elles se quittent un peu brusquement. Lilette et Greta partent ensemble.

Elles marchèrent longtemps sans échanger une parole, contentes de se retrouver à deux. Elles avaient quitté les chemins verts de la banlieue et traversaient une large esplanade plantée de marronniers où aboutissaient quelques-unes des rues de la ville haute.

— Pauvre Gabrielle... je la plains, fit tout à coup Greta, comme poursuivant une conversation inexprimée.

— Oui, tu as raison.... Elle est à plaindre. Avoir donné toute sa vie à la hâte, au premier venu, quand il eût suffi d'attendre, sans doute, pour rencontrer celui qu'elle pouvait aimer.

Elles se turent de nouveau, troublées par le frisson de cet amour inconnu qu'elles venaient d'évoquer et qu'en dépit de toutes les théories et de tous les principes elles attendaient, dans l'inébran-

lable confiance de leurs vingt ans.... Comme Lilette et Greta arrivaient chez elles et qu'elles s'arrêtaient dans l'antichambre pour reprendre haleine après la rapide montée des quatre étages, un bruit de voix leur parvint du salon.

— Tiens... grand'mère a une visite?

C'était si rare qu'elles se regardèrent interdites, presque inquiètes.

— Une voix d'homme!... Qui ça peut-il donc être?

— Eh bien, viens, entrons.

— Non, attends, c'est même un homme jeune. Je suis correcte, pas trop décoiffée?

Greta se mit à rire.

— Mais oui, tu es très bien... et moi?

— Toi... non... ton chapeau est de travers... laisse-moi t'arranger....

Dis donc, ce que nous sommes nigaudes! un commis-voyageur, probablement, ou un de mes petits cousins....

Délibérément, elles ouvrirent la porte du salon.

— Ah! vous voici enfin, mes enfants.... Un peu plus, M. Gérard perdait patience et vous manquiez sa visite. M. Henry Gérard... M^{lle} Greta Richter... Alice, ma petite-fille.

Les deux amies baissèrent les yeux, un peu gênées. Mais Lilette s'aperçut que la longue main pâle du jeune homme se crispait nerveusement sur le bord du haut de forme. Elle en conclut que lui aussi était intimidé et, rassurée, elle le regarda en face. Où donc avait-elle déjà vu ces yeux, ces étranges yeux verts dont la prunelle se dilatait si brusquement, qu'ils semblaient parfois noirs, et ces soudaines rougeurs qui mettaient sur les traits réguliers et fermes d'homme fait une si fugitive et si singulière expression de timidité?

— Vous ne me reconnaissez pas, mademoiselle? demanda gaîment Henry Gérard.

— Mais....

D'un mouvement de tête, il avait rejeté en arrière la mèche châtain qui lui retombait sur le front. A la naissance des cheveux, Lilette aperçut une mince et longue raie blanche qui striait la peau.

— Ah!... Il y a dix ans, sur le Jura, pendant les vacances....

— Vous vous souvenez, maintenant?

— Si je me souviens! Cette course à Dôle... et le rocher où vous avez grimpé pour me cueillir des asters? Vous êtes tombé. Votre tête a donné contre une pierre.... vous aviez le front couvert de sang. La cicatrice est restée?

— Oui, et tout le monde s'est effrayé, ma pauvre mère s'est évanouie, vous seule êtes restée calme et vous avez couru chercher de l'eau au chalet voisin. Quelle drôle de petite fille vous étiez!... Agile, intrépide comme un garçon....

— Oh! mais ce que j'ai eu peur, tout de même, ce jour-là... vous voir si pâle, avec tout ce sang sur le visage.... et c'était ma faute, moi qui vous admirais tant.

— Vous m'admirez?

— Bien sûr! pensez, un grand collégien de seize ans, moi qui en avais dix! et puis votre accent, surtout, votre accent parisien.... Je trouvais ça si joli!... J'essayais de vous imiter, et quand je suis rentrée à Genève, mes petites amies se sont moquées de moi.

Un regard un peu impatienté de sa grand'mère rappela à Lilette qu'elle n'était plus une petite fille de dix ans et Henry Gérard un collégien.

Elle raidit son attitude et, d'un ton presque cérémonieux :



GELA, C'EST L'ANCIENNE ABBAYE DES POMMIERS, RÉPONDIT JACQUES AUTRAND EN REDRESSANT SA HAUTE STATURE MINCE.

(1) Voir *Femina* depuis le 1^{er} mars.

— C'est la première fois que vous revenez en Suisse?
— Oui, et j'y reviens seul. Tant de choses se sont passées, depuis....
A la tristesse de sa voix et à son expression de lassitude, Lilette sentit s'éveiller en elle la même pitié qui l'avait saisie jadis, quand il était étendu blessé sur l'herbe de la montagne.

— M. Gérard est maintenant professeur à Paris, expliqua la grand-mère. Il a passé son agrégation cette année, il a besoin de repos et il est venu chercher quelques semaines de calme dans nos montagnes. Cousine Marthe l'avait prié de monter chez nous de sa part.

— Et si je ne craignais de vous importuner... dit le jeune homme en se levant pour prendre congé....

— Mais, Monsieur, vous serez toujours le bienvenu. Vous me trouverez généralement chez moi vers le soir. Si la compagnie d'une vieille femme et de deux petites filles ne vous effraie pas....

Debout, Henry Gérard parut à Lilette si grand qu'elle se sentit de nouveau gênée devant lui. Il lui sembla discerner de l'ironie dans le sourire qui retroussait les lèvres très rouges, sous la moustache effilée d'un châtain doré, plus clair que les cheveux. L'aisance de son salut la rendit gauche. Elle s'en voulut de s'être troublée comme une fillette lorsqu'il s'était incliné devant elle.

— Mais Gretchen, fit-elle avec un peu d'impatience, quand elle eut entendu la porte se refermer sur le visiteur, pourquoi donc es-tu restée immobile, enfouie dans ton fauteuil, sans dire un mot pendant que j'étais obligée de causer avec lui et que je disais toutes sortes de bêtises?

— Oh! des bêtises....

— Oui, tu n'as pas vu l'air moqueur qu'il avait en partant?

— Je n'ai point remarqué... je lui ai trouvé un joli sourire, très doux. Que voulais-tu donc que je lui dise? Je ne le connais pas. Et je n'ose pas trop parler, j'ai peur de faire des fautes, d'être ridicule....

— Petite bécasse, tu sais bien que tu n'es jamais ridicule... tu as un si gentil accent, qui te donne quelque chose de naïf, d'enfantin.... En somme, il me plaît, cet Henry Gérard. Quelle chance qu'il arrive juste en été. Pour les courses de montagne, ce sera délicieux d'avoir un compagnon.... Mais, qu'as-tu donc? pourquoi ne dis-tu rien?...

Greta ne répondit pas. Elle n'aurait su expliquer elle-même la tristesse nerveuse, irraisonnée qui lui fit détourner la tête pour que Lilette ne vit point le tremblement de ses lèvres et une petite larme qui perla soudain au bout de ses longs cils blonds.

CHAPITRE IV

Les petites lumières vertes, roses et blanches grimpaient le long de la montagne noire. La nuit était tiède, sans lune, mais scintillante d'étoiles. De larges souffles passaient, tout embaumés de thym, d'herbe mouillée, de bonnes odeurs agrestes. La paroi abrupte du Salève se dressait, incommensurablement haute dans l'ombre, et, sur l'étroit sentier envahi par les broussailles, les cinq silhouettes avançaient, lentes, un peu courbées, attentives à la marche difficile et aux chutes dangereuses.

— Qu'est-ce donc que cette masse sombre, là, à gauche?

Henry Gérard élevait au-dessus de sa tête la lanterne vénitienne qui enveloppa dans la douceur de sa lumière atténuée leur petit groupe, bizarre et gai sous le sans-gêne des costumes montagnards; les jeunes filles menues, enfantines, avec leurs jupes courtes, leurs canotiers à larges ailes, les jeunes hommes, le corps étroitement pris dans le vêtement d'alpiniste, qui donnait à leur démarche une fermeté plus sûre et à leurs gestes une grâce plus robuste.

— Cela, c'est l'ancienne abbaye des Pommiers, répondit Jacques Autrand en redressant sa haute stature mince.

Il allait donner une explication, entrer dans quelques détails historiques, mais il sentit que ce serait gâter l'impression charmante qu'évoquaient le nom seul et le mystère de cette ruine massive et vague dans la nuit. Ils reprirent leur route, muets, l'imagination hantée par les souvenirs et les légendes mystérieuses de la montagne. Autour d'eux, c'était le grand silence que le froissement des branches sous leurs pas ou le hullement d'un oiseau de proie rendaient presque angoissant. Dans le cercle lumineux des lanternes, le sentier se discernait, rocailleux, toujours plus étroit, perdu enfin dans le moulinement des buissons qui dévalaient vers la plaine invisible.

Tout à coup, Louise Autrand, qui marchait en tête, près de son frère, jeta un cri.

— Mon Dieu... le terrain n'est plus solide... j'enfonçe... de l'eau!... j'ai de l'eau jusqu'à la cheville!

— Bah! un ruisseau: laisse-moi passer la première!...

— Mais non, Lilette, je t'assure que ça enfonce de tous les côtés.

— Nous nous sommes trompés de chemin, déclara Jacques Autrand qui tâtonnait autour de lui avec sa longue canne d'alpiniste, et nous voici en plein marécage.

— Alors, il faut revenir en arrière? demanda Greta d'un ton piteux.

— Oh! le marais n'est pas dangereux par ce temps sec. Nous avons de solides chaussures, des jupes courtes; continuons. Sans ça, nous arriverons trop tard au sommet et nous manquerons le lever du soleil. Pensez, il est bientôt trois heures!... Allons, venez....

Et, bravement, Lilette s'enfonça dans les roseaux dont les plumets blancs mettaient une immense tache pâle sur le flanc de la montagne.

Henry Gérard voulut protester, mais les autres l'avaient déjà suivie, amusés de l'aventure, riant comme des enfants à entendre clapoter l'eau, à s'enfoncer jusqu'aux genoux dans une flaque plus profonde ou à faire fuir, devant eux, une grenouille effarée. Le jeune homme rejoignit Greta, qui avançait la dernière, un peu hésitante.

— Voulez-vous que je vous aide, Mademoiselle? Prenez garde, tenez, posez le pied sur cette grosse racine. Appuyez-vous sur moi...

— Oh! merci!...

La voix tremblait un peu, le mince visage apparut très pâle dans le rayonnement de leurs deux lumières voisines. Henry lut dans le regard qu'elle leva vers lui une confiance craintive qui le toucha.

— Vous n'êtes pas habituée à ces longues courses? Vous sentez-vous fatiguée? demanda-t-il, doucement.

— Non.

— Alors, qu'y a-t-il? on dirait que vous avez peur?

— Je crois que c'est cela, murmura-t-elle très bas en se rapprochant instinctivement de lui. Je ne comprends pas pourquoi, puisque je suis avec vous tous! mais cette nuit... ce chemin où l'on marche sur des choses molles... ces bruits vagues...

Comme il l'aidait à atteindre une lignée de grosses pierres qui formaient une sorte de passerelle au milieu du marais, il garda dans la sienne la frêle main qui se réchauffa peu à peu à son contact, et une joie lui vint de se sentir fort et d'avoir à ses côtés cette petite créature apeurée qu'il protégeait. Elle, maintenant, ne tremblait plus. Elle se laissait guider, passive, attentive à ses recommandations, goûtant une douceur confuse et très grande à lui obéir.

— Terre! terre!... le bon sentier!... nous voici hors du marais!...

La voix claire de Lilette fit tressaillir Henry Gérard, sa joie expansive lui sembla détonner, dans le calme de la nuit et dans l'étrangeté du décor. La jeune fille, penchée sur un rocher, très loin en avant, agitait sa lanterne vénitienne. Cette hardiesse de gamine, insoucieuse des obstacles, lui déplut.

— Ce n'est pas elle qui aurait peur sans savoir pourquoi! songea-t-il.

Et lui-même il n'eût su dire pourquoi cela l'attristait aussi de la constater indépendante et peu féminine.

— Eh bien, déclara Jacques Autrand quand ils se trouvèrent de nouveau tous cinq échelonnés à distances égales sur le chemin, si nous voulons arriver à temps, il s'agit de marcher vite! Dans une heure, le soleil sera là.

En effet, le ciel avait pâli, les étoiles s'effaçaient et le vent souffla plus froid, mais la muraille du Salève demeurait noire, encore plongée dans la nuit, retardant la clarté de l'aube. Ils pressèrent le pas. Leurs respirations se firent brèves, un peu haletantes. De temps à autre, une pierre détachée roulait, elle rebondissait une fois sur les rochers à pic qui bordaient le sentier, puis le bruit se perdait et cette chute qu'on n'entendait point, tant elle était profonde, donnait la sensation de l'abîme, de la mort possible, pour un faux-pas, pour un geste gauche... Confusément, les jeunes gens goûtèrent l'ivresse de la montagne, cette brusque exaltation de vie à côté de danger dans la joie de l'effort violent.

— Vite, vite!... plus vite!... voici bientôt le matin! Regardez comme le ciel devient bleu!...

— Mais le sommet est tout proche, dans un quart d'heure nous y sommes, à notre pointe du Plan.

— Et dans un quart d'heure le soleil sera levé, fit Lilette, impatiente. C'est déjà tout rose au-dessous de la crête. Dieu que vous êtes lents!... Courons, je vous en prie...

— Je ne peux pas aller plus vite, dit Greta essoufflée.

— Ce serait bien imprudent! objecta Henry Gérard.

Lilette ne les entendit point. Elle s'était élancée. Louise Autrand et son frère la suivirent.

Mais bientôt, Louise, hors d'haleine, s'arrêta.

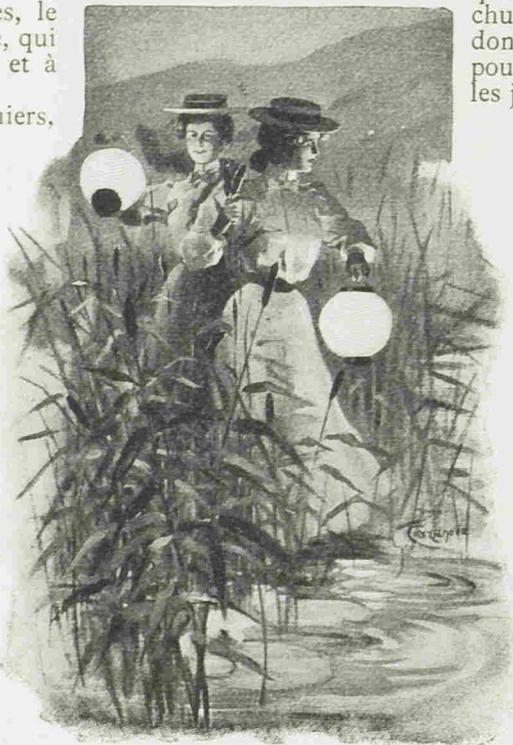
— Impossible, j'y renonce. Quels fous, voyez donc!

Elle montrait à ses deux compagnons Lilette et Jacques qui luttèrent de vitesse sur le sentier abrupt.

— Vous ne me rattraperez pas, j'y serai avant vous, cria Lilette.

(A suivre.)

GUY DE TÉRAMOND (1).



ET, BRAVEMENT, LILETTE S'ENFONÇA DANS LES ROSEAUX.

(1) Femina est une des très rares publications périodiques ne publiant que des romans inédits et spécialement écrits pour ses lectrices.



(C. Gerschell.)

TOILETTES DE THEATRE OU DE DINER PAR BŒUE SŒURS

Jupe et manches en taffetas rose. Habit en toile écrue brodée. Boléro de dentelle.

Robe toile écrue, broderie. Corsage formant habit, garni de cerises et de dentelles. Jupe avec empiècement et entre-deux de dentelles.

Deux interviews photographiques : Où irez-vous cet été?

M^{lle} Yvonne Vernon, le délicieux auteur de Terres de Lumière, s'apprête à partir pour un lointain voyage.



« Comment supporter ce banal horizon de toits et de cheminées? Moi, je ne le peux pas! »



« Je vais partir et scruter de ma jumelle marine les lointains rivages de la Méditerranée. »



« Maintenant j'aime mieux fermer ma fenêtre et me réfugier dans mes souvenirs. Regardez ce collier. »



« Comme toute la mer est dans un coquillage, tout mon Orient est dans mes bibelots. »



« Quand je suis lasse de jouer avec mes bijoux, je suis sur le Bedecker des itinéraires merveilleux. »



« Et puis le costume parisien m'ennuie! Croyez-vous que ce casque blanc ne me coiffe pas admirablement. »



« Et sous ce voile léger qui me drapé, je sens la caresse d'un soleil ardent mais doux! »



« Ah! Monsieur, si vous connaissiez l'Orient et les longues songeries sur des nuits criblées d'étoiles... »



« J'ai là des tas de photographies que j'ai rapportées de là-bas, et que j'ai toutes faites moi-même, car comment voyager sans faire de photographie. »



« Quel plaisir de s'attarder parmi les monuments en ruines, s'efforcer d'évoquer les souvenirs de siècles révolus au mystère des inscriptions. »



« Coiffée de sequins, le corps libre sous des étoffes qui flottent, voyez le charmant costume que je portais là-bas! »



« Mais laissez-moi finir ma malle! adieu, monsieur!... »

Deux interviews photographiques: Où irez-vous cet été?

M^{lle} Nicolette Hennique, le délicat poète de des Héros et des Dieux, vante les charmes de la vie de Paris



« Le rédacteur de Femina est toujours le bienvenu: pour lui j'interromps mon travail. »



« L'horizon de toits et de cheminées! mais il est admirable, il a sa poésie, sa beauté, son charme aussi. »



« Assise sur cette terrasse, prendre une tasse de thé en lisant un livre, n'est-ce pas là le bonheur. »



« Et j'ai un jardin aussi, un jardin que je soigne; le jardin de Jenny l'ouvrière. »



« Et croyez-vous que de longues promenades dans Paris manquent de charmes; le Bois surtout. »



« Et puis, on peut tout évoquer, l'Orient et ses mystères, la grandeur de l'Océan, le piano n'est pas loin. »



« Le piano fermé, je m'installe devant mon chevalet et je dessine, je peins pour me distraire. »



« Je fais de la pyrogravure comme toutes les jeunes filles, paisiblement, n'ayant pas le goût des aventures. »



« Je préfère mon home, mes chères habitudes, mes autographes, tous les bibelots, tous mes vieux meubles. »



« Je ne dédaigne même pas le bridge si compliqué mais si amusant, le bridge qui vous force à réfléchir. »



« Lasse de la promenade, je m'assois dans un coin de mon salon et je brode. »



« Blottie au fond de mes fourrures, j'adore sentir me piquer au visage le froid sec d'un matin d'hiver. »



CHAPEAU CRIN ROSE.
Drapé de tulle mauve recouvert de tulle rose. Plume ombrée mauve et rose. Rose au pied de la plume, sur le côté et en cache-peigne.



CHAPEAU CRIN PARME.
Ruban satin or bruni. Ailes blanches et mauves.



CHAPEAU CRIN MORDORÉ.
Drapé de ruban ciel. Nœud et plume ciel.

CHAPEAU CRIN NOIR.
Lien de velours noir et boucle de jais tenant deux grandes amazones noires.



BERGER PAILLE TAGAL BLANCHE.
Drapé de rubans pervenche et mauve. Paquet de roses bleues et roses, feuillages. Nœud en dessous sur les cheveux.

CHAPEAUX DE PRINTEMPS, PAR LENTHÉRIC

NOTES SUR LA MODE



(Cl. Paul Boyer.)

TAILLEUR PAR SOLOVICI ET SINMOYSE.

JAQUETTE DRAP ANGLAIS FANTAISIE AVEC PAREMENTS AU COL ET AUX MANCHES. JUPE TAILLEUR PIQUÉE.

AU VERNISSAGE. — EXPOSITION DE TABLEAUX ET DE TOILETTES. — LE TRIOMPHE DU BOLÉRO. — PORTEZ DES FLEURS A VOS CORSAGES, MESDAMES. — UN MARIAGE TRÈS PARISIEN.

• • •

Cohue de tableaux, couleurs vives et couleurs sombres, peintures gaies et tristes peintures, paysages verts ou jaunes et portraits de femmes non moins verts ou non moins jaunes, enlaidies ou embellies — sait-on jamais! — le jour est si faux qui tombe des baies vitrées, vaguement tamisé ou maladroitement létourné par des vélums indécis.

Cohue de visiteurs et de visiteuses, visages blafards — non moins verts ou non moins jaunes, — c'est aussi le jour, le faux-jour qui descend de là-haut; et c'est en outre la fatigue de piétiner, de partir, de s'arrêter, de repartir, de regarder, — de regarder et de ne pas voir, ou de voir si peu. Presque rien. Ce qu'on doit avoir vu, mais pas plus. Le portrait de M^{me} Rostand. Le portrait de M^{lle} Polaire. Le portrait de M^{lle} Jeanne Rolly. Et les Espagnoles, — plus qu'Espagnoles — de M. Zuloaga. Et le portrait du docteur Doyen par Carrier-Belleuse. Cela suffit pour attester ensuite qu'on y fut, lorsqu'à quelque five-o'clock-tea la conversation tombera sur ce sujet palpitant d'actualité: la peinture.

Peu importe d'ailleurs, si l'on est femme, qu'on ait si peu vu! on s'est montrée. Le vrai vernissage, c'est celui des toilettes; les grands couturiers exposent eux aussi, au Grand Palais, et leurs œuvres sont mieux regardées. Et quand on y réfléchit, c'est justice, car ils ne travaillent que pour un tout petit moment, autant en emporte le vent de la mode, et il faut se hâter de goûter un si éphémère travail, avant qu'il ne s'évanouisse à tout jamais. Les peintres, eux, travaillent pour l'immortalité, du moins ils y sont candidats, et l'on espère bien avoir toute la vie pour admirer leurs tableaux. Aussi, comme ils évitent avec soin, ces peintres hantés par le désir de l'immortalité, de dater leurs toiles en revêtant leurs modèles de la toilette du jour. Non, ils préfèrent les draperies un peu vagues, les tulles un peu flous, les mols enroulements d'étoffes, rien de précis, rien de certain, rien qui détermine une époque, une saison, un point du Temps. « Ces peintres de femmes, me disait avec un mépris, nuancé d'ironie, un de nos plus brillants grands couturiers, ce sont des égoïstes. Ils habillent les femmes, non pour elles, mais pour eux. Et ils prétendent les aimer! »

La boutade est amusante, mais ce n'est qu'une boutade. Entre nous, c'est bien un peu pour nous que les peintres nous revêtent de toilettes sans date. On se fait faire une robe pour une saison, c'est pour un certain temps que l'on se fait faire son portrait. Et on ne songe point à imiter cette Américaine, qui demanda récemment à un peintre célèbre qui l'avait portraicturée quelques années auparavant, d'effacer sur la toile la coiffure démodée pour la remplacer par une coiffure plus moderne. Le peintre répondit par un refus indigné. Et la dame se vengea en confiant à un barbouilleur le soin de recoiffer son effigie. J'ai quelque idée que cette dame doit apporter à sa toilette le plus déplorable des goûts.

Mais revenons à notre vernissage de toilettes. Il fut brillant, c'est incontestable. On y exhiba les dernières élégances de la rue de la Paix et du boulevard Haussmann.

On y constata le triomphe — déjà prévu ici — du boléro, la déchéance des longues jaquettes, l'élégante rareté de l'habit, défendu par quelques femmes sûres de l'impeccabilité de leur ligne. Donc, boléro partout: boléro en drap, davantage en cachemire, plus encore en étoffe légère (crêpe de Chine), surtout en broderie anglaise, linon brodé, dentelles et guipures de tout genre, grosse toile incrustée de dentelle Craponne (c'est le suprême cri de la mode). Assez peu de taffetas: ceux que l'on rencontrait étaient très souples, très glacés, très changeants, trois tons au lieu de deux qui leur étaient primitivement accordés.

Signalons une délicieuse trouvaille: une robe de mousseline de soie à trois volants, recouverte de chantilly et garnie de petites couronnes de roses en mousseline de soie. Sur une haute ceinture, un amour de boléro en taffetas du plus pur Pompadour. Ces petits boléros se répètent en plusieurs teintes: bleu-Versailles, bois de rose (je n'aime guère cette dernière teinte), et ils accompagnent toujours des jupes légères.

Autre jolie trouvaille: les transparents de plusieurs nuances. Une toilette de linon blanc et bleu de lin sur transparent de taffetas paille, séparé par une mousseline de soie blanche. Une autre toilette en mousseline de soie plissée bleu-Versailles, avec un dessous gris sur taffetas gris plus foncé. Et cette autre encore, en mousseline de soie noire sur taffetas rose et mousseline grise.



ASSIETTE
tagal mordoré, couteaux même ton, choux velours.
(CRÉATION DE MARESCOT SEURS).



TOQUE
vaille anglaise, oiseau bleu, velours marron.
(CRÉATION DE MARESCOT SEURS).



CHAPEAU
tagal marron, couronne roses, cache-peigne plumes.
(CRÉATION DE MARESCOT SEURS).

J'en passe, et non des moins jolies, car on peut, dans cet ordre d'idées, atteindre un fondu de nuances que l'on n'obtiendrait jamais avec une seule étoffe. Mais prenez garde de bien choisir les nuances. Nous côtoyons ici l'excentricité. Pour un rien, ce ne serait plus l'harmonie, mais la cacophonie.

J'ai incidemment parlé tout à l'heure des robes de toile, garnies de dentelle Craponne et j'ai noté qu'elles étaient la vraie nouveauté de ce début de saison. C'est une nouveauté qui fait déjà fureur et qui sera sans doute plus à la mode encore à la campagne ou aux bains de mer. Je lui préfère, pour ma part, l'élégance des jolies robes de linon, de mousseline brodée au plumetis, de broderie anglaise, qui toutes sont accompagnées de dentelles et de guipures plus ou moins précieuses : irlande, cluny, venise, valenciennes et même point d'Angleterre, qui daigne descendre à la rue et adorne de son élégance supérieure les toilettes de lingerie prétendues simples. J'ai vu ainsi un grand habit de tulle brodé à la main sur une jupe de linon; j'ai encore vu un autre habit de cluny sur une jupe de broderie anglaise formée de trois volants : mélange d'un luxe qui n'est pas à la portée de toutes les femmes.

Tous ces clairs corsages veulent être très fleuris; ils demandent aux roses la douce grâce de leurs variétés; aux œillets, la riche suavité de leurs coloris, depuis le bel œillet au blanc crémeux, jusqu'à cet étrange œillet, dont le cœur est couleur de sang pâli, et dont les pétales se teintent de mauve, présent des jardins de la Riviera, qui nous vint à Paris un beau jour d'hiver, et à qui la mode a depuis offert ses plus séduisants sourires.

Portez donc des fleurs à vos corsages, mesdames, puisque la mode leur sourit aussi, et puisque les femmes les plus comme il faut se sont décidées à en porter; je ne connais pas, au surplus, de mode plus gracieuse et plus essentiellement féminine.

Quelques jours avant ce vernissage, on avait célébré le mariage de M^{lle} Renée Worth, la fille du grand



COSTUME TAILLEUR, PAR ERNEST RUFIN.
Drap marron, orné de tresse assortie, longue basque se mettant à volonté.

couturier, avec M. Jacques Lemoine. Noblesse de robe oblige. Par une très délicate coquetterie, la charmante mariée avait tenu à paraître délicieusement simple dans une toilette de souple satin blanc, voilée de mousseux tulle d'Alençon. Le voile du même tulle était garni d'applications et retenu par un bouquet d'oranger. Rien de plus frais, de plus jeune, de plus sobrement et de plus impeccablement distingué.

Les autres toilettes du cortège évoquaient la plus féerique élégance : M^{me} Worth, en mousseline de soie, avec habit d'alençon, tout fleuri de roses; M^{me} Alfred Lemoine, en une merveilleuse robe princesse de moire antique, recouverte de venise, regarnie de dentelle d'argent. M^{me} Cartier, en taffetas Pompadour, ennuagé de tulle point d'esprit et de malines, avec au corsage d'originales boucles argent et turquoises; M^{me} Louis Adam en soie abricot. Et c'était encore l'exquise théorie des jeunes quêteuses : M^{lle} Colette Worth en mousseline chiffon crème, avec habit Louis XVI et taffetas Pompadour; M^{lles} Suzanne et Anne Cartier, l'une en mousseline de soie bleu pâle, avec dentelles de vieux points; l'autre en taffetas glacé vert-nil avec broderie Pompadour et un original chapeau niçois, recouvert de plumes violettes et de roses rouges; M^{lle} Marie Richard, en mousseline blanche, sur transparent ciel; M^{lles} Adam en mousseline blanche.

Ce fut, en vérité, un prestigieux cortège, qui obtint dans l'église, auprès des invités et à la sortie, auprès du public, massé devant les grilles de Saint-Augustin, le plus flatteur succès.

Mais actuellement, c'est Longchamp qui donne le « la » de la Mode. Le coup d'œil du pesage est vraiment exquis. La note dominante est toujours la même : Boléro et habit, habit et boléro. Ils accompagnent volontiers la robe princesse. J'ai vu aussi de bizarres petites mantes avec, derrière, un petit postillon, qui les fait presque ressembler à ces mantelets, dont nos mères faisaient grand cas.

MARIE-ANNE L'HEUREUX.



UN COURS D'AQUARELLE EN PLEIN AIR.

C'est en pleine campagne que les élèves de l'école champêtre viennent prendre une leçon d'aquarelle. Elles peignent d'après nature un paysage convenablement choisi d'avance par le professeur.

ÉDUCATION CHAMPÊTRE

L'ÉDUCATION EN PLEIN AIR. — COMMENT M^{me} DE PETERSENN ÉLÈVE SES PUPILLES. — CUISINE ET BICYCLETTE.
— RAVAUDER, JARDINER, VOYAGER.

Vous avez entendu parler de ces « Ecoles nouvelles », inspirées par l'anglo-saxonisme de M. Demolins : les Roches, Normandie, l'Île-de-France, l'Estérel, l'Aquitaine donnent aux jeunes gens tous les avantages d'un enseignement solide, avec les saines délices de l'existence au plein air. On y travaille, en somme, autant qu'au lycée, cela n'empêche d'y pratiquer football, cricket, tub, natation et canotage. Loin de la ville, de ses usines, de ses fumées, de ses poussières, de ses multiples contagions, les élèves respirent un air pur en exerçant leurs muscles aussi assidument que leur esprit.

Pour les jeunes Françaises, point d'établissement pareil. Et cependant ont-elles besoin, moins que leurs frères, de fuir l'atmosphère empestée des grandes fourmilières humaines ? M^{me} de Petersenn vous persuadera vite qu'il n'en est rien et que filles et garçons ont les mêmes droits. Elle ne s'est point contentée d'une vague théorie : elle a fondé, dans son pays, une « maison d'éducation aux champs ». C'est à Stolpe, à une heure d'express de Berlin, qu'elle s'est d'abord installée. Entre un vaste et paisible étang et une toujours verte sapinière, le home, ou plutôt le Heim qu'elle a créé, offre aux fort jeunes élèves ce que les Allemands aiment d'appe-

ler un paysage idyllique, — très gai, très frais, très simple, tel un grand parc planté dans la plaine. La fondatrice estime qu'aux jeunes fillettes de neuf, douze, treize ans convient à merveille l'aspect d'une nature aux lignes calmes et ordonnées. Et Berlin est tout proche : entre deux visites les mères accourent embrasser les petites exilées.

Les grandes — on est grande à quatorze ans — sont établies plus loin de la capitale, dans un site de toute beauté. Aux confins de la Suisse, sur la rive allemande du lac de Constance, le château de Gaienhofen aux antiques souvenirs fut acquis. L'histoire et la nature, tel est le double charme de ce Heim, entre Constance et Schaffouse, aux bords d'une somptueuse nappe d'eau, à deux pas de la Forêt Noire, à portée des montagnes suisses. Dans ces lieux « deux fois grandioses », l'âme des adolescentes s'ouvre à la poésie exhalée par les témoins d'un passé illustre, chantée par le chœur immense du mont, du fleuve, de la forêt.

Française. M^{me} de Petersenn eût choisi Chantilly pour ses cadettes, et pour ses aînées quelque recoin du lac d'Annecy.

N' imaginez point, au reste, que cette femme pratique ait voulu initier ses pupilles, sans plus, aux seules contemplations esthétiques. L'éducation qu'elle dis-



LA LEÇON DE GYMNASTIQUE.

Dans les jardins, à l'ombre des arbres, sont installés tous les agrès de gymnastique où chaque jour les pensionnaires viennent faire des exercices pendant une heure.

pense est complète. Les élèves suivent un programme semblable à ceux des lycées de jeunes filles. Mais elles y apprennent bien autre chose.

A se bien porter, avant tout.

Le Heim n'est pas un sanatorium : s'il reçoit des fillettes délicates, un peu anémiées, une malade n'y serait admise à aucun prix. Mais l'hygiène règne là en souveraine. Petites, grandes, toutes les élèves rament, nagent, excursionnent à bicyclette pendant la belle saison, et durant l'hiver se livrent aux joies du patinage. La table, abondante, est réglée avec minutie : beaucoup de lait et de légumes, moins de viande, pas de vin, et, — désespérez, jeunes gourmandes ! — les friandises n'ont point droit de cité.

On mange solidement, mais la gymnastique, les courses de résistance, les bains quotidiens, les sorties par tous les temps, se chargent de la digestion.

Ce régime veut des vêtements simples, sportifs.

Chaque élève apporte deux « marins » de molleton bleu foncé, avec pantalon de même étoffe, trois costumes blancs pour l'été, une mante, un chapeau de paille, un feutre rouge.

Ainsi équipée, on peut se risquer au dehors quelle que soit la saison.

Signalons encore, dans le trousseau obligatoire, un nécessaire de ravageage ; car ces demoiselles n'ont à compter que sur leurs talents pour réparer les accrocs de leur robe, bourrer les clairs de leurs chaussettes et de leurs bas : M^{me} de Petersenn exige que chaque sache se servir elle-même.

Ajoutez le travail largement pratiqué.

L'été, c'est le jardinage ; pendant la froidure,



LE COURS DE CONFITURES.
Lorsque l'été arrive, les élèves apprennent à préparer des légumes et des fruits.



LE CANOTAGE EN RIVIÈRE.

Rien n'est plus hygiénique et plus fortifiant que la manœuvre des avirons pendant laquelle toutes les parties du corps travaillent et se développent d'une façon harmonieuse.



LE JARDINAGE.

Le jardinage est le complément indispensable de l'éducation en plein air. Ainsi les élèves de l'école apprennent à manier tous les jours la pelle, le râteau et le sarcloir.

la menuiserie, le cartonage, la reliure ; toute l'année, les soins ménagers : lessive et cuisine.

Les visiteurs voient la fille d'un général éplucher, sans façons, des légumes ; l'héritière d'un conseiller intime scier une planche ou sarcler un coin de jardin ; la fille d'un riche propriétaire nettoyer ses bottines ou raccommoder une corbeille, — quand ce n'est ni l'heure d'entendre quelque leçon, ni l'instant de ramer à force de bras sur les eaux de l'étang ou du lac, de courir à perdre haleine dans les prairies, de voler, chaussées du ski, sur la surface durcie de la neige.

Ce n'est pas tout.

M^{me} de Petersenn désire que ses filles soient aptes à se tirer d'affaire en voyage.

De temps en temps, une petite bande quitte le Heim, à bicyclette ou en chemin de fer, avec une « permission » de quelques jours.

Les touristes se tracent elles-mêmes leur programme d'excursion, leur itinéraire, leur dépense ; la grande personne qui les accompagne est moins une surveillante qu'une amie expérimentée, capable d'écarter tous les dangers.

Voilà qui inspirerait pourtant bien des inquiétudes aux mamans françaises.

Et que diraient-elles du système en vigueur à l'école anglaise de Bedales, où filles et garçons vivent fraternellement dans la même maison ?...

M^{me} de Petersenn trouvera-t-elle jamais chez nous une émule ?

MAURICE LAUZEL.